ANDREZIEUX-BOUTHEON

LA COMMISSION HISTOIRE DE LA COMMUNE ET DE SES HABITANTS PRÉSENTE

Histoires singulières

pour une histoire collective

Mars 2018

n°7

Participation 6,70 €

Remerciements

À la municipalité d'Andrézieux-Bouthéon pour avoir ouvert les **possibles.**

Aux membres de la commission histoire de la commune et de ses habitants qui font leur **possible.**

Aux contributeurs sans qui rien de tout cela ne serait **possible.**

Aux histoires et à la vie... où tout peut devenir **possible.**

Préface

Septième numéro : 7 ans « l'âge de raison », dit-on.
Il est vrai, qu'à lire le sommaire, cette édition semble avoir atteint une certaine maturité, reflet du formidable travail de la Commission Histoire de la commune et de ses habitants.

Ce numéro attire notre attention sur beaucoup de chiffres présents dans chacun des témoignages. Ils contribuent à relier les récits entre eux, de manière à former la grande chaîne de notre histoire collective.

Voici quelques exemples sélectionnés au fil des pages : **« un »** pour la Première Guerre mondiale ; **« trois »** pour le triangle formé par les rues Vende, Bonis et Reymond ; **« vingt »** pour l'âge du Nelumbo, devenu une véritable institution au service des habitants grâce à l'engagement des municipalités successives ; **« 49 anciens francs »** le prix de la flûte en 1955, **« six cents »** marches arpentées par un concierge d'immeuble très sportif ; **« mille »** pour les Simca 1000 de l'auto-école Nicolas ; **« 2001 »**, année de l'inauguration du Castel Martouret, devenu la Maison Commune ; sans oublier le ***« je t'en donne combien ? »*** du Curé Schultz, et bien d'autres nombres à trouver.

À l'heure du tout numérique, savourons le plaisir de tourner les 68 pages de ce compagnon de notre histoire communale. Oui, c'est un bon numéro que ce numéro sept ! Bonne lecture à tous.

Brigitte MARTY
Adjointe à la Politique de la ville,
aux Solidarités et à la Petite enfance,
et Vice-Présidente du CCAS

Avant-propos

Écrire, témoigner, c'est faire sortir quelque chose de soi. Les membres de la commission histoire de la commune et de ses habitants jouent le rôle « d'accoucheur ».

Un recueil c'est d'abord une toute petite chose, à peine perceptible, qui prend forme, qui grandit au fur et à mesure des semaines et des mois.

La gestation est longue pour que l'œuvre arrive à maturité. Seule la parole des géniteurs est retenue et la qualité littéraire n'est pas prépondérante dans la procréation par rapport à la pertinence des informations et aux ressentis exprimés. Chaque parent fait le constat d'une situation, d'un évènement et ces informations constituent « sa vérité ».

Jusqu'au moment où le terme approche, où le recueil prend corps. Il demande à sortir, tout s'agite, il faut accoucher ! C'est une étape angoissante autant qu'attendue !

Le jour arrive enfin de le montrer, de l'exposer, de le soumettre aux regards, aux avis aux conseils et pourquoi pas aussi aux félicitations. Nul ne doute qu'il s'en suivra quelques incertitudes à sa naissance, des doutes quant aux réveils de mémoire de ses géniteurs mais les fées marraines se sont déjà penchées sur le berceau pour prodiguer sincérité et authenticité au nouveau-né.

La commission histoire de la commune et de ses habitants est heureuse de vous présenter ce septième « bébé ».

Table des matières

Du Centre social au Nelumbo : le Nelumbo a 20 ans — Pages
- Un choix audacieux pour les nouveaux locaux du centre social . . . 6
- Un parcours de femme au service de la jeunesse . . . 8
- Quand j'ai apporté ma pierre à l'édifice . . . 10
- Évolution de la place du centre social dans notre quotidien . . . 12
- Le Nelumbo, c'est super pour créer beaucoup de liens . . . 14
- Le Nelumbo, un lieu d'accueil pour les familles . . . 16
- Du monde de l'entreprise au monde associatif . . . 17

Surveillant d'immeuble en cité HLM . . . 20

Centenaire de la Première guerre mondiale (dernière partie)
- Les monuments commémoratifs
  - – Gardien et passeur de mémoire . . . 22
  - – Explication d'une cérémonie commémorative . . . 23
- Les monuments aux morts de la commune
  - – Le monument aux morts d'Andrézieux . . . 24
  - – Le monument aux morts de Bouthéon . . . 27

Souvenirs de mon enfance à la Gouyonnière puis à Bouthéon . . . 30

Histoire du castel devenu mairie (première partie)
- Histoire et vie dans le Castel Martouret . . . 32
- Une famille avec du caractère . . . 34
- Employée au castel Martouret . . . 36
- Histoire de Mariana et de « Ma » . . . 38
- Le Castel raccordé à l'eau de la ville . . . 39

Mes voisins, mes clients . . . 40

Le curé Schultz
- Souvenirs, souvenirs . . . 41
- Le mot de M. le Curé . . . 42
- Le curé Schultz, ce n'était pas de la rigolade / Petite anecdote . . . 43
- La musique, mais c'est une prière ! . . . 44
- Au revoir monsieur le curé ! . . . 45

L'auto-école de Nicolas . . . 46

Raymond, enseignant à Andrézieux pendant trente années . . . 50

Évocation d'Andrézieux-Bouthéon par des élèves de CM de l'école Pasteur . . . 53

Mémoires de résidents de l'É.H.P.A.D. Les Terrasses . . . 54

Souvenirs d'enfance de la rue Jean Vende . . . 55

Le triangle V.B.R. : Vende, Bonis, Reymond (permière partie)
- Il y avait . . . 56
- Le charcutier de la rue Reymond . . . 57
- Boulangers à Andrézieux dans les années 50 . . . 58
- La quincaillerie de mes parents à l'angle des rues Vende et Bonis . . . 60
- La rive droite de la rue Bonis . . . 61
- La droguerie Dupré . . . 62
- Une rue au nom de mon père . . . 63
- Si tu travailles chez nous, il faudra que tu travailles bien ! . . . 64

Le rond-point des Dauphins . . . 66

DU CENTRE SOCIAL AU NELUMBO,

Un choix audacieux pour les nouveaux locaux

Je suis arrivé à Andrézieux-Bouthéon en 1978, quand ma femme a été nommée au collège. Nous avons longtemps habité la Chapelle, d'abord au Concorde puis dans le lotissement des Camélias.

Nos enfants étaient scolarisés à l'école Albert Camus. Dans mes souvenirs, ce sont les parents d'élèves de la Fédération des conseils de parents d'élèves (FCPE) qui sont à l'origine du centre social. L'activité vélo du dimanche matin où se retrouvaient les parents d'élèves et leurs enfants et des enseignants a fait émerger l'envie de proposer des activités de loisirs à tous les enfants et d'apporter des activités diversifiées aux adultes : vannerie, macramé, peinture sur soie, etc.

Nous étions fédérés car nous avions quasiment le même âge et la même histoire. Nous sommes venus sur la commune pour y travailler. La population du quartier était alors composée de beaucoup d'ouvriers des usines : Renault véhicules industriels (RVI), Barriol et Dallière, Bennes Marrel et de fonctionnaires du collège, du lycée, de la poste, etc.

En tant que trésorier des parents d'élèves, j'avais avancé les timbres pour pouvoir expédier les statuts du centre social en préfecture. On n'avait vraiment rien : pas de budget, pas de local, pas de salarié, uniquement des bonnes volontés. Nous étions également soutenus par les instituteurs. Ils s'impliquaient beaucoup alors que certains n'habitaient même pas la commune. On avait créé un journal interne « le Chaboutan » mot constitué à partir des premières lettres de la Chapelle, Bouthéon et Andrézieux. Comme aujourd'hui, le centre social s'adressait à tous les habitants.

Pour améliorer nos conditions matérielles, nous sommes allés voir monsieur le maire Marcel Sicre. C'était la première fois que j'allais en mairie. Je m'en souviens encore très bien car l'accueil ne fut pas chaleureux. Il n'accrochait pas au projet. Il y donnait une couleur politique que pourtant nous n'affichions pas.

La situation s'est un peu arrangée en 1983 avec monsieur Mazoyer. Il y a eu plus d'écoute pour les projets et le prêt des salles.

Nous faisions des activités dans plusieurs équipements éparpillés sur la commune : la salle des fêtes de Bouthéon, à l'ancien Collège d'enseignement général (CEG), la maison Raymond Aron et la maison rose. Ces deux maisons peu luxueuses étaient prêtées aux associations. Elles ont aujourd'hui laissé respectivement leur place à l'agence Loire Habitat et au parking de l'école Rimbaud.*

Les Habitations à loyer modéré (HLM) nous ont aussi mis à disposition des locaux rue Racine et rue Lamartine grâce aux mètres carrés sociaux (obligation faite aux bailleurs de consacrer un pourcentage de mètres carrés aux associations).

2ème PARTIE : LE NELUMBO À 20 ANS !

du centre social

Puis il y eu le projet de la construction d'un bâtiment spécifique pour le centre social. Les présidents successifs ainsi que les directeurs ont permis de faire avancer le dossier de l'édifice que l'on connaît actuellement. J'étais présent à la commission d'appel d'offres pour sélectionner le cabinet d'architecture. Je faisais partie de l'opposition et pourtant on était d'accord avec le maire sur un projet audacieux et moderne déposé par monsieur Cassar.

Pour une fois la situation était inversée : il a dû batailler ferme auprès de ces colistiers plus classiques dans leurs choix et donc favorables à un projet de bâtiment cubique. François Mazoyer tenait au projet de monsieur Cassar car l'architecte y reprenait le graphisme de L'Envol. *La décision a été serrée. Elle n'a pas été facile à prendre. Sur plan, je reconnais que cela choquait un peu, il fallait être avant-gardiste. Ce choix audacieux fait qu'à mon sens ce bâtiment est toujours dans l'air du temps. Je me souviens aussi qu'on avait fait une étude sur le logo. C'était un oiseau avec une aile en forme de C pour centre et le corps en S pour social.*

Pour moi le centre social est un facteur déterminant du bien vivre à la Chapelle.

Gérard Brot
Témoignage recueilli en 2017

LISTE DES PRÉSIDENT(ES)

ANCIENS LOCAUX
- Joannès DELORME
- Jacques GUICHARD
- François ITIER (1980-1990)
- Roselyne VIAL (1990-1992)
- Michèle MARAS (1992-1995)

NOUVEAUX LOCAUX
- Philippe GANZHORN (1996-1999)
- Gisèle BON (1999-2004)
- Philippe GAILLOU (depuis 2004)

Premier logo du centre social

Logo 2017 du Nelumbo : plante d'eau douce de la famille des nénuphars, le Nelumbo rappellera l'idée de fleur qui a fortement inspiré l'architecte, de plus ce nom a une consonance exotique qui correspond bien au quartier. Définition extraite de *L'Envol*, juin 1997 n° 22.

* Raymond Aron (1905–1983) : philosophe, sociologue et politologue.

Un parcours de femme au service de la jeunesse

Dès le début des années 80 (je suis arrivée à Andrézieux-Bouthéon en 1979), je me suis intéressée aux projets que développait Pierrette Constantis, directrice de l'école Paul Éluard. J'ai participé en tant que bénévole à l'animation de la bibliothèque et de l'atelier philatélie entre autres.

C'est par ce biais que j'ai fait la connaissance d'Évelyne Coulbois, amie de Pierrette. Je les ai rejointes à la bibliothèque du centre social. Les locaux étaient à l'époque au sous-sol d'un bâtiment HLM rue Lamartine.

En 1990, j'ai été sollicitée pour devenir membre du conseil d'administration du centre social. C'était une suite logique de mon engagement et je répondais ainsi au besoin des membres de cette instance dont certains souhaitaient « passer la main ».

C'est l'époque des contrats bleus. Précurseur, François Mazoyer, maire mais également principal du collège ouvre l'établissement aux élèves du quartier pour éviter « qu'ils traînent ». Il leur propose des activités éducatives et de révisions avec le soutien du centre social. Le collège change d'image devenant aussi un lieu d'accueil pour la jeunesse.

En 1991, de graves dysfonctionnements conduisent au licenciement de la directrice de l'association. La structure est gravement déstabilisée et menacée dans son existence même. La fédération des centres sociaux décide de la placer sous tutelle. L'expérience est désastreuse et les quelques administrateurs encore fidèles rompent cette tutelle ; l'association est au bord du gouffre. François Mazoyer nous reçoit en mairie et mesure la gravité de la situation. Inquiet de voir disparaître du quartier une association qui lui semble indispensable, il me propose d'en prendre la présidence. Je refuse d'abord... mais François Mazoyer savait être persuasif et je comprenais moi-même que la porte était étroite. J'ai donc accepté à une double condition : qu'il reste fidèle au solide soutien qu'il avait toujours apporté à l'association et que Camille Béal (expert-comptable de profession et mari de Joëlle Béal, 1ère adjointe) devienne trésorier.

Commence alors un long et patient travail de reconstruction. Il fallait remettre sur pied un conseil d'administration, regagner la confiance de la population. Dans le même temps, il était indispensable de mettre en place de nouveaux statuts propres à garantir la stabilité et la pérennité de l'association. Peu à peu nous avons établi de nouveaux liens avec les familles, des parents se sont impliqués dans le conseil d'administration, un nouveau projet cohérent a été élaboré.

C'est au cours de cette période que germe l'idée d'une construction qui serait dédiée à l'association. Les locaux étaient éclatés en différents lieux du quartier de la Chapelle ; ils étaient peu commodes, peu accueillants et clairement inadaptés, cela devenait invivable. François Mazoyer est partant. Il porte

le projet architectural tel qu'il l'est actuellement : plus innovant et par conséquent plus onéreux. En mairie, les élus sont peu nombreux à le défendre. François Mazoyer nous écoute : on introduit la bibliothèque, la ludothèque, la maisonnée... avec toujours le souci de l'ouvrir sur la ville et mixer les publics. Il faut donner plus d'assise à la structure, qu'elle devienne accessible à tous. À cette époque, je suis persuadée que faire rentrer d'autres générations, d'autres populations par le biais des associations permet de changer les regards et de mieux s'accepter les uns et les autres.

Je m'étais engagée à organiser des actions en direction des jeunes et les y associer. Nous faisons venir des groupes des quatre coins de France pour les « Tremplins Rock ». Ces fêtes qui se passent aux Bullieux sont de grands moments. Mon mari s'occupe des entrées et de la gestion des caisses. C'est un point important car il connaît beaucoup d'élèves du lycée. François Mazoyer est toujours présent. Il passe ces longues soirées au milieu des jeunes, discutant inlassablement avec eux. Les tensions n'explosent pas. Ces présences rassurent les parents et les partenaires comme la gendarmerie.

1994, maquette du Nelumbo.

J'ai quitté la présidence du centre social après les élections municipales de 1995. Mes fonctions d'élue de la commune m'ont permis de continuer à œuvrer pour l'association, installée dans de nouveaux locaux que je n'ai jamais habités. Je suis aujourd'hui en charge de l'éducation et de la jeunesse au conseil départemental, toujours avec la même passion.

Michèle MARAS
Témoignage recueilli
en septembre 2017

Quand j'ai apporté ma pierre à l'édifice

On est arrivé sur la commune en 1984. Mon épouse ayant été nommée infirmière d'internat à la cité scolaire, nous logions dans un logement de fonction. Nos deux filles ont fait toute leur scolarité sur la commune de l'école Rimbaud au lycée, ce qui nous a permis de nous faire connaître. D'ailleurs, on est venu chercher « madame » pour être administratrice au centre social, mais, « madame » n'avait pas vraiment le temps. Du coup on en a discuté ensemble et c'est moi qui ai intégré le Conseil d'administration (CA). J'avais déjà été engagé dans des associations ; on se retrouve propulsé toujours plus loin qu'on ne l'imagine. En 1994, j'ai d'abord été vice-président alors que je devais être simplement membre du CA, puis président trois ans. J'ai succédé à Michèle Maras quand elle est partie en mairie.

Quand je suis arrivé, l'architecte était déjà nommé, c'était monsieur Cassar. Celui-ci avait su qu'à la place du Nelumbo, il y avait eu des marais. Il s'en est inspiré pour construire une structure en forme de nénuphar. Pour rappeler l'eau il a même créé un bassin sous la rampe. Il n'a jamais été utilisé en tant que tel car il aurait été trop difficile à gérer avec les enfants. François Mazoyer aimait la forme extérieure du bâtiment qui rappelait les ailes de L'Envol. *Par contre, il avait des échanges musclés avec l'architecte pour les aménagements intérieurs. Je me souviens d'un jour où il m'a pris des mains mon carnet pour lui dessiner un nouveau plan. En mathématicien, il voulait un bâtiment fonctionnel avec des angles droits et sans excentricité intérieur. Depuis vingt ans, le bâtiment a bien vieilli ; il est toujours d'actualité.*

Entre 95 et 98, la municipalité a changé trois fois. À chaque fois, les nouveaux édiles ont poursuivi le projet et se sont engagés à nos côtés. Ils avaient confiance dans les administrateurs et les professionnels soudés du centre social. Ils avaient mesuré l'intérêt collectif d'une telle structure. La caisse d'allocations familiales nous a fortement financés ainsi que le conseil général [aujourd'hui conseil départemental].

De par ses compétences professionnelles, l'équipe de bénévoles s'intéressait de près au chantier. Camille Béal nous apportait ses lumières comptables, Gérard Berthet et monsieur Jean-Claude Romestaing suivaient étroitement le chantier et intervenaient si nécessaire auprès des entreprises. En tant que président, j'ai apprécié d'avoir de bons relais. Être à la présidence d'une association ce n'est pas rien, d'autant plus d'un centre social où il y a de nombreux enjeux. C'est avoir des responsabilités administratives, financières et humaines... C'est un engagement personnel ; il y a eu plusieurs soirées que je n'ai pas passées en famille ! Préférant être acteur que spectateur, c'est ainsi que j'ai apporté ma pierre à l'édifice.

Une nouveauté pour moi : le 23 mars 1996, j'ai participé à la pose de la première pierre du Nelumbo. Je m'en souviendrai toujours. C'était émouvant. On regroupait tous nos lieux d'accueil ce qui permet-

1997, inauguration du Nelumbo, *L'Envol* n° 23, 1997. De gauche à droite : M. Bonnetain, Sous-Préfet ; Philippe Ganzhorn, Président du Nelumbo ; Annie Mazoyer, Maire ; Chantal Blaes, Présidente de la CAF ; Dominique Rongione, Conseiller régional ; Michèle Maras, Adjointe en charge de la vie sociale mairie d'Andrézieux-Bouthéon ; l'accompagnatrice de M. Rongione et Paul Salen, Conseiller général.

tait d'offrir des conditions agréables aux familles, aux salariés et aux bénévoles et on passait de trois fois quatre-vingt-dix mètres carrés à environ cinq cents mètres carrés. Nous pourrions accueillir sur un même site nos trois publics : enfants, jeunes et familles. Nous sortions le centre social de l'intérieur de la Chapelle pour l'ouvrir sur la ville et rassembler les trois quartiers. Nous voulions lui donner une dimension culturelle avec, bien entendu, la bibliothèque (avec madame Constantis) et aussi avec la ludothèque, une nouveauté complémentaire et souhaitée. Nous étions fiers du chemin parcouru mais nous avions des doutes : et si jamais il ne répondait pas aux attentes ? On se devait de réussir. On n'avait pas le choix. Déterminés à relever le challenge, on avait intitulé notre dossier d'agrément Caisse d'allocations familiales (CAF) : « Chiche ! ». J'ai trouvé intéressante l'évolution du Nelumbo surtout par le nombre d'adhérents : au départ une centaine puis jusqu'à plus de quatre cents.

Professionnels et bénévoles ont su travailler ensemble et la population nous a suivis. Je me demande toujours comment des salariés peuvent travailler sous les ordres de différents bénévoles. Les salariés sont les techniciens, ils apportent de la matière aux administrateurs. Ces derniers décident et les salariés mettent en œuvre. À mon sens la position la plus difficile à tenir est celle de directeur. Nacera Prudhomme et Nathalie Chapuis, les directrices avec qui j'ai essentiellement travaillé, étaient souvent entre le marteau et l'enclume. En 1999, je crois, j'ai cédé ma place à Gisèle Bon.

Philippe Ganzhorn
Témoignage recueilli en 2017

Évolution de la place du centre social dans

En arrivant sur cette commune en 1983, nous avons d'abord été adhérents du centre social pour nos enfants. Le mercredi, c'était la sortie de l'après-midi ! Nous les emmenions à la bibliothèque au n° 2, rue Lamartine, elle était en sous-sol, il y avait une odeur de moisi. Pierrette et Évelyne faisaient tout pour la rendre agréable. Les enfants adoraient y aller choisir leurs livres.

En 1992, Grégoire notre sixième enfant est né et j'ai arrêté de travailler. Sur mon temps libre, je suis devenue bénévole grâce à Annie Denis. Elle s'occupait d'alphabétisation et m'a demandé de prendre en charge avec elle un groupe de femmes maliennes, maghrébines et turques. Leurs maris travaillaient notamment à la Maison du café et Nestlé Lactalis. C'était à la fois des temps d'apprentissage et des temps conviviaux de pâtisserie, de danse et de fête. La télévision locale, AB7, voulait venir filmer mais les maris l'interdisaient.

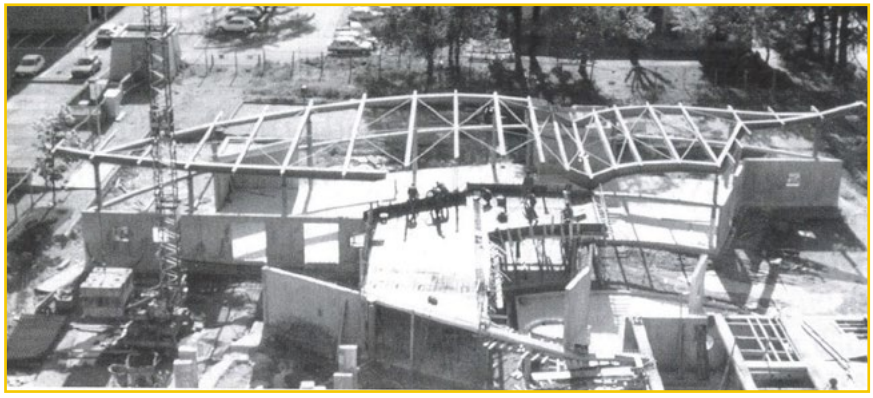
En 1994, je suis rentrée au conseil d'administration toujours entrainée par Annie. Michèle Maras était la présidente. Il y avait aussi Gérard Berthet, les Romestaing, Philippe Ganzhorn, Pierrette Constantis, etc. Quand Michèle Maras est partie en 1995 pour des fonctions en mairie, je suis rentrée au bureau. Il fallait se serrer les coudes car elle portait beaucoup de choses. Philippe Ganzhorn a pris la présidence.

Avec le temps, la législation entourant les structures comme le centre social est devenue de plus en plus complexe et on se rendait compte que les bonnes volontés ne suffisaient plus et qu'il fallait plus de compétences techniques. Il m'arrivait de demander conseil à Emmanuel mon mari, notamment en 1998, avec la loi sur les 35 heures. Il les mettait en place au sein des différentes structures de l'Association des paralysés de France. Il nous a aidés à les mettre en place. Son rôle s'est officialisé par la suite en devenant administrateur.

Le développement des activités a nécessité plus de personnel embauché au début en Contrat d'emploi solidarité (CES) ou Travaux d'utilité collective (TUC), contrats précaires. Nos objectifs ont été alors de former les personnes et de les garder sur du long terme. On devenait employeur d'une structure de plus en plus importante par le nombre de salariés et cela faisait un peu peur ! La fédération des centres sociaux a formé les administrateurs. Cela devenait un vrai métier. La comptabilité se complexifiait, heureusement nous pouvions compter sur un autre bénévole, Camille Béal.

Puis il y a eu la construction du magnifique bâtiment avenue de Saint-Étienne qui venait remplacer les locaux précaires des sous-sols HLM.

Le 11 juillet 1999, le jour des 20 ans du centre social, j'ai pris le relais de Philippe Ganzhorn en devenant présidente. Ce jour-là, les adhérents ont aussi choisi l'appellation du nouveau bâtiment « Le Nelumbo » a été retenu car il s'agit d'un nénuphar, clin d'œil aux anciens marécages du quartier. Sa dénomination « centre social » évoluera plus



Le Nelumbo en construction, *L'Envol,* juillet 1996 n° 20.

tard en « espace socio-culturel » avec l'idée de l'ouvrir davantage sur toute la ville.

Avec l'équipe de salariés et de Nathalie Chapuis, directrice dynamique et enthousiaste, nous nous saisissions de toutes les occasions pour intensifier la mixité et faire découvrir les cultures de chacun (fête des enfants, fête africaine, etc.). Comme les habitants de Bouthéon avaient du mal à venir à nous, nous sommes allés à eux, d'abord en leur proposant des temps spécifiques de centre de loisirs sur Bouthéon puis communs avec les enfants que nous accueillions sur le Nelumbo. Nous avons aussi créé un groupe passerelle pour permettre aux 10-14 ans d'évoluer dans un secteur cadré mais avec plus d'autonomie que dans l'espace enfants.

L'accueil était la priorité du projet du Nelumbo, accueil des enfants quel que soit leur âge, mais aussi accueil des adultes en difficulté de démarche sociale, professionnelle, ou personnelle.

Pour cela, nous avons, à ce moment, recruté deux agents d'accueil : Dalhia et Véronique. À la fois, elles renseignaient sur ce qui passait dans le centre social et sur les autres associations ou services de la commune et pouvaient écouter les personnes et les orienter.

Le Nelumbo était aussi très actif dans le travail partenarial. Un des symboles forts en est le spectacle « Toutes les rivières mènent à la mer » dans lequel de très nombreux habitants, de tous âges et de toutes nationalités, se sont réunis pour transmettre un message de fraternité.

Ce qui m'a passionné pendant toutes mes années de présidence, c'est la diversité des activités et des rencontres. En devenant toujours plus nombreuses elles gardaient cependant un côté très chaleureux. Je me souviens d'une sortie baignade à Aurec avec les dames maliennes. Nous avons fait sensation car elles jouaient dans l'eau tout habillées. Elles étaient joyeuses, c'était des moments magiques, des moments de bonheur.

Ces temps de légèreté alternaient avec des temps d'inquiétude notamment sur les camps de vacances. Les bénévoles se mobilisaient pour aider à l'installation. Régulièrement, j'appelais pour savoir si tout allait bien. Quelle que soit l'ambiance, j'avais le souci de la responsabilité.

En 2006, Philippe Gaillou a repris la présidence. Je suis restée au bureau jusqu'en 2012. Emmanuel, aujourd'hui plus disponible, est membre du bureau et s'occupe plus particulièrement du conseil citoyen. Nous sommes liés au Nelumbo et à la population qui l'habite et attachés à la ville d'Andrézieux-Bouthéon.

Gisèle Bon
Témoignage recueilli en 2017

Le Nelumbo c'est super pour créer beaucoup

C'est à dix ans que je suis arrivée sur la commune. Primo arrivante, je ne parlais pas le français. À l'école Camus, j'ai fini mon année scolaire commencée en Algérie. Très sportive je fréquentais les clubs et les stades d'Andrézieux. Le sport m'a beaucoup aidée pour m'épanouir, je me suis vite intégrée. Dans le sport on ne voit que la sportive et on oublie les origines. Je n'avais pas besoin d'autres lieux ou d'autres activités pour m'échapper, c'est pourquoi je suis arrivée tardivement au centre, en 1985, à l'époque des contrats de Travaux d'utilité collective (TUC). J'avais vingt et un ans et un Certificat d'aptitude professionnelle (CAP) de comptabilité en poche. Très active, je ne me voyais pas travailler dans un bureau. Je cherchais plus un poste dans lequel je pouvais m'épanouir. Avec le TUC, on pouvait se former, j'en ai profité pour passer mon Brevet d'Aptitude aux fonctions d'animateur (BAFA) J'ai d'abord connu le centre en tant qu'animatrice. J'étais polyvalente car tous les secteurs n'existaient pas. Je crois que cela commençait à six ans. Le camp d'été durait trois semaines. Les parents venaient et y passaient le week-end. On allait à Sainte-Énimie en Lozère (48). Il fallait rassurer les familles pour qu'elles laissent partir leur enfant. Culturellement, il y avait beaucoup de freins. Comme beaucoup de jeunes du quartier travaillaient au centre, cela les rassurait.

Quand je partais en camp avec les enfants, les parents les laissaient partir « d'un air de dire » qu'ils me les confiaient particulièrement. Cela me mettait encore plus la pression.

C'est en travaillant au centre que j'ai commencé à connaître plus précisément les habitants du quartier. J'y suis restée jusqu'à son déménagement, rue Lamartine. Ce n'était pas encore le Nelumbo. Pendant plusieurs années, je n'y suis plus allée en raison de mes projets professionnels et familiaux. J'ai repris mon adhésion lorsque mon fils a eu six ans. J'ai aussi pratiqué la Maisonnée pendant longtemps jusqu'à ce que ma fille ne puisse plus y aller. J'ai adoré ! C'est un lieu où on discute même si on ne se connait pas. Les enfants, c'est notre lien, c'est un sujet intarissable ! C'est super ! Quand on se retrouve à la maisonnée, il n'y a plus la prof, la mère au foyer, la secrétaire... C'est juste des mamans qui passent du temps avec leurs enfants. On est juste une maman, peu importe d'où l'on vient et qui l'on est. C'est un lieu d'échanges sans barrière ! À la crèche, ce n'est pas pareil, là, on est obligé de passer du temps avec son enfant dans un espace sécurisé. C'est super ça !

Être ensemble permet de se connaître, on se dit bonjour, on se demande des nouvelles des enfants. C'est un lieu où on crée beaucoup de liens. Je me suis faite des amies au centre.

Beaucoup de femmes du quartier ont fréquenté le secteur famille. Les voyages, même sans partir loin, sont importants car ils permettent de voir autre chose que son pays d'origine, de découvrir les hôtels, les vraies vacances sans repas, sans tâche ménagère et de pouvoir se reposer. Quand une ou deux familles partent, elles le disent aux autres et,

de liens !

2017, L'Escale : l'accueil des jeunes au Nelumbo.

chaque année, il y en a de nouvelles. Le secteur famille permet de voyager et aussi d'apprendre, sortir, cuisiner, participer comme au réveillon solidaire... Choses qu'elles n'auraient jamais faites sans le centre. C'est un enrichissement mutuel de tous pour tous. Si on vit dans un autre pays c'est aussi pouvoir se mélanger. On a un effort d'intégration à faire. Ça passe par le partage ; partager c'est donner et recevoir.

Mine de rien, le centre est un lieu fédérateur. J'ai vu l'évolution. J'ai vu des mamans qui sont allées au cours d'alphabétisation et qui maintenant travaillent. Cela leur fait rencontrer du monde.

Grâce à sa diversité d'activités le centre est un lieu super pour côtoyer des gens de différents univers qu'on ne rencontrerait jamais dans la vie courante et des gens de tous âges. C'est un peu l'esprit du Nelumbo : ne pas s'enfermer sur le quartier.

C'est pour tout ça que j'ai fini par être membre du conseil d'administration. Aujourd'hui je suis toujours au CA et aussi au bureau du Nelumbo. Avant je ne voulais pas y rentrer car j'étais parent d'élèves au CA du collège et du lycée. Tant que je ne pouvais pas m'investir pleinement, je préférais rester au CA. On y soumet des projets, des idées, des avis, des propositions et le bureau prend les décisions.

Les publics ne sont plus les mêmes qu'il y a vingt ans. Il est plus facile de sortir, voyager, d'avoir accès à des loisirs... L'enjeu aujourd'hui est de travailler sur la citoyenneté, la tolérance et le respect. Il s'agit d'œuvrer à notre identité commune : citoyen de France, citoyen d'Europe, citoyen du monde en favorisant le brassage des populations.

Le bureau et le CA, composés de membres différents, sont représentatifs des adhérents. À chaque fois que le projet du Nelumbo est construit, il est élaboré pour fédérer le plus grand nombre, faire en sorte que chacun puisse trouver sa place et s'épanouir. Régulièrement nous recommençons avec ceux qui arrivent sur le quartier, qui ne sont pas sur la même longueur d'ondes.

Ayant arrêté de travailler, je n'ai pas mis mes quatre enfants par nécessité au Nelumbo mais pour les activités et pour les ouvrir au monde et aux gens.

Dans quelques années, je serai sans doute bénévole. J'en suis même certaine. Je ne me vois pas rester chez moi. Je me dis que je serai peut-être utile et / ou je pratiquerai une activité parce que le Nelumbo est un lieu de vie et de rencontre !

Khadidja Abdelmoumène
Juillet 2017

Le Nelumbo, un lieu d'accueil pour les familles

J'ai trois enfants. Mon fils est né en 1993 et mes deux filles en 1995 et 1997. Ce sont mes deux aînés qui ont intégré le centre social en 1997. Ma benjamine ayant des problèmes de santé, je devais souvent me rendre à l'hôpital. Je les avais donc inscrits à un petit centre aéré « L'eau Vive » qui se trouvait dans l'ancienne salle paroissiale (aménagée aujourd'hui en cantine) à Bouthéon sur les conseils d'une amie. À l'époque c'était madame Solange Raymond qui s'en occupait. Comme ils étaient petits, j'étais contente de les voir dans une petite structure. Quand l'accueil de Bouthéon a fermé, ils sont allés au Nelumbo. Mes enfants étaient contents car ils faisaient plein d'activités.

Ensuite, avec ma dernière fille, j'ai connu la Maisonnée, un lieu d'accueil parents-enfants. J'aimais bien y aller. Il était ouvert le mercredi après-midi. Chaque parent restait avec son enfant et nous faisions avec eux des petits ateliers créatifs. Il y avait également des jeux pour les tout-petits. Ces rencontres me permettaient de sortir de chez moi et ma fille voyait autre chose que l'hôpital. Pendant ce temps, mes deux grands étaient au centre de loisirs du Nelumbo.

En 2000, nous sommes partis habiter Sury et mes enfants ont quitté le Nelumbo pour y revenir en 2006 quand j'ai commencé à travailler sur Andrézieux. Je les posais le matin et je les récupérais à 16 h 30. À l'époque, ils devaient choisir les activités en partenariat avec l'Office municipal des sports (OMS). Ils participaient aux séjours skis, aux sorties, etc. J'aimais bien, à l'époque, ce partenariat car les activités étaient plus variées. Mes enfants choisissaient « sport ou loisir » et en fonction de leur choix, soit ils restaient au Nelumbo soit ils partaient à l'OMS à Camus. Il y avait également un mélange des populations.

Mes filles en ont des bons souvenirs. Elles connaissaient tout le monde. Même à vingt ans, ma fille y retourne de temps en temps. Nous avons même appris à skier et mes enfants ont fait des stages de découverte pour leurs études. Fatah, le directeur, pousse les jeunes à se dépasser, à se faire confiance. Mon fils a fait partie du projet vélo en Allemagne. Il a été un des seuls « à tenir » sur le vélo jusqu'au bout. Je me souviens, à une époque, après un camp à Embrun, il avait reçu la médaille de l'enfant le plus sage ! Nous avons fait les sorties Familles à la journée avec Valérie et maintenant nous continuons d'y aller avec Dounia. Mes filles viennent ou pas en fonction...

Fatah m'a proposé de rentrer au conseil d'administration. J'y suis depuis cinq ans environ avec des réunions régulières et j'ai demandé à rentrer au bureau car ça me plaisait. Actuellement, je suis trésorière. Je connais le comptable Richard, mes enfants l'ont eu comme animateur. Cela m'oblige à sortir car je sors très peu. Cela me permet de voir autre chose, d'apprendre les démarches administratives pour les subventions. Je suis curieuse de connaître la vie du quartier car j'y habite.

Isabelle Jamet
Témoignage recueilli en 2017

Du monde de l'entreprise au monde associatif

Je suis originaire du sud-ouest et je suis arrivé sur la région stéphanoise en 1989 pour occuper un emploi d'acheteur en matières premières à Veauche (42) dans la société « Quaker », qui aujourd'hui est devenue après plusieurs rachats et acquisitions, Nestlé Purina Petcare.

J'ai d'abord habité Saint-Étienne, puis ai choisi un appartement plus proche de mon lieu de travail, au Mermoz, à Andrézieux-Bouthéon. Tous les collègues de travail me disaient : « quoi ? Tu habites la Chapelle ! Tu es malade ! C'est dangereux ».

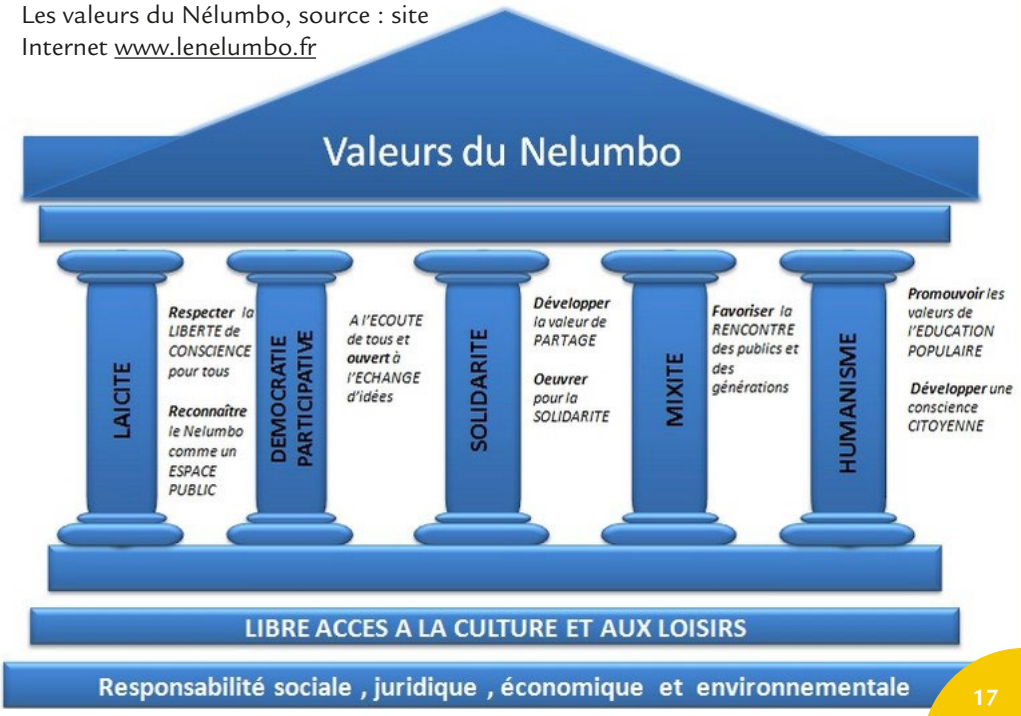
J'y ai pourtant passé sept superbes années qui ont correspondu avec une très belle période de ma vie personnelle avec mon mariage et la naissance de mes enfants. J'ai rencontré beaucoup de monde, de cultures différentes et c'est à cette époque que j'ai fait la connaissance, au « Nautiform » de Fatah Bendali, actuel directeur du Nelumbo et à cette période, animateur jeune.

Comme nous avions sympathisé, il m'a proposé de m'investir dans ce centre social. J'ai accepté sans réfléchir car comme une évidence. J'ai commencé par être administrateur. À cette époque, c'est Nathalie Chapuis qui était directrice. Puis je suis devenu vice-président et enfin président. Pour être honnête, je ne sais plus depuis combien de temps je suis maintenant président, tellement il me semble que ce centre social représente une partie de moi. En fait, j'ai pris la suite de Gisèle Bon, la précédente Présidente avec qui je m'entendais très bien. Je ne regrette pas du tout de l'avoir remplacée, même si au début j'ai hésité, et je tiens à souligner l'investissement qu'elle a donné pendant tout son mandat, à cette structure.

Au départ, j'ai bien senti que j'étais observé car j'étais un jeune cadre issu d'une entreprise multinationale et tout le monde se demandait ce que je faisais dans le domaine associatif. Certains disaient « il habite la Chapelle, mais on ne le connaît pas bien ». En réalité, ayant déménagé treize fois dans ma vie, j'avais déjà connu dans ma jeunesse, la vie en quartier HLM et je me sentais proche de ces jeunes que je côtoyais au centre.

Pourquoi s'investir dans le social ? M'investir au centre social m'a permis de m'évader du monde libéral, du mode de l'entreprise. J'avais l'impression de retrouver mon âme et les vraies valeurs de la vie :

Les valeurs du Nélumbo, source : site Internet www.lenelumbo.fr



un sourire d'enfant, la simplicité des rapports à l'autre, etc. Quelques anecdotes me reviennent d'ailleurs à l'esprit. Je me souviendrai toujours d'un enfant qui est venu me voir les premiers jours de ma présidence et qui m'a demandé : « c'est vrai que vous êtes président ? Président de la république ? ». Un autre jour je descendais l'escalier du centre social et je croise une personne à qui je serre la main pour la saluer. Cette personne voulait en fait me connaître et savoir pourquoi en travaillant chez Nestlé, en ayant un travail dit respectable, je m'étais investi au Nelumbo en tant que bénévole où je n'avais rien à gagner. Cela l'intriguait. À l'écoute de ma réponse, cette personne m'a dit, j'aurais dû faire comme vous à votre âge, « je suis à la retraite aujourd'hui, mais j'ai été chef d'entreprise et je ne pensais à l'époque qu'à mon entreprise sans penser à partager ».

En fait, m'investir dans mon métier et dans ma vie privée de bénévole me permet de m'épanouir.

Et quand je m'investis, je m'investis à fond même si je prends des coups et des risques ; c'est d'ailleurs encore plus mon rôle en tant que président. Mais pour s'investir au niveau auquel je m'investis, je dis souvent qu'il faut avant tout aimer les gens sans mettre d'étiquette, sans faire de distinction sociale et savoir partager des moments de convivialités avec des personnes d'origines différentes ce qui amène une réelle fraîcheur et une vraie richesse humaine.

Il faut aussi et surtout garder ses illusions et ses convictions et savoir garder le cap même pendant les tempêtes qui peuvent apparaître.

J'ai, il me semble, enfin réussi à trouver une certaine complémentarité entre le monde associatif et le monde de l'entreprise. Je voulais apporter les choses positives de l'entreprise comme des outils de gestion, d'organisation et j'ai continuellement essayé de les mettre à disposition du centre social en les adaptant aux spécificités du monde associatif. Au début on me disait : « on n'a jamais fait ça, on est un centre social ! ». À contre-culture, j'ai longtemps été observé sur mes décisions organisationnelles : formalisation par écrit des projets, mise en place de procédures, organisation de réunions d'équipe, développer l'interdépendance des secteurs et défendu la formation des salariés pour les faire progresser en compétences. Les résultats de ces modifications ne sont visibles souvent qu'à moyen terme et peuvent donc parfois être mal comprises.

Réveillon solidaire 2017, l'équipe du Nelumbo, des adhérents et le président Philippe Gaillou (cercle jaune).

Pour moi, le centre social doit être un tremplin pour les salariés et pour les habitants afin qu'ils trouvent leur place dans la cité. Aussi, je suis à la fois heureux et triste quand des jeunes adultes reviennent au Nelumbo et me disent « c'est notre maison, on s'y sent bien et on aimerait revenir ». Comment les soutenir, aujourd'hui en tant qu'adultes, à être aussi bien ailleurs, dans leur vie, dans la société ?

L'un de nos objectifs est de faire découvrir aux jeunes des choses qu'ils n'auraient pas la possibilité de faire faute de moyens, d'initiative personnelle (ex. : camp de ski avec plus de 50 jeunes, voyage au carnaval de Venise, en Croatie, Roumanie pour découvrir d'autres pays européens).

J'essaye aussi de lutter contre le repli sur soi (ex. : jeunes seuls avec leur casque audio alors que la musique pourrait être partagée) et la mixité filles garçons ainsi que la mixité sociale.

Il est difficile de rester en phase avec la jeunesse et pourtant je ne me sens pas vieux ! Aujourd'hui, l'équipe de salariés (onze équivalents temps plein et quarante vacataires à l'année) s'est beaucoup renouvelée avec l'arrivée de plus jeunes salariés.

Avec le directeur du Nelumbo, Fatah Bendali, nous avons une vraie complémentarité qui se traduit sur le terrain avec ce désir d'accueillir tous les publics et d'aider les plus fragiles à avoir accès à la culture et participer à des projets qui leur permettent de vivre des moments ou instants rares, privilégiés. Notre complémentarité permet une écoute très large et il me semble, une meilleure connaissance des habitants et donc de leur accompagnement. Parfois, il suffit de les réorienter dans la cité grâce au maillage social mis en place par la mairie et les partenaires sociaux.

Je suis très reconnaissant à la cinquantaine de bénévoles qui s'investissent chez nous, sans qui rien ne serait possible. C'est pourquoi je souhaite resserrer les liens entre nos salariés et ces bénévoles souvent anonymes et qui font tant !

Avec cette nouvelle équipe de salariés renouvelée, nous constatons un nouvel esprit de cohésion, un désir positif d'avancer, de progresser et pourquoi pas créer une nouvelle génération de passionnés qui essaimeront notre projet social, nos valeurs.

Par des relations toujours plus étroites avec les partenaires, nous essayons de constamment faire évoluer, avec l'aide des administrateurs et des habitants, le projet social du Nelumbo en fonction des évolutions de la société dans laquelle nous vivons.

Enfin, en tant que personne et président, je défends les valeurs républicaines et notamment la laïcité et la solidarité. Pour moi la laïcité est un pré carré de la démocratie, qui permet le mieux vivre ensemble et c'est à nous, administrateurs, d'endosser la responsabilité d'être plus ambitieux en promouvant avec les habitants, le « AGIR ENSEMBLE » titre de notre dernier projet.

Je suis optimiste pour l'avenir car j'ai confiance en cette nouvelle équipe et avec Fatah Bendali, l'actuel directeur de la structure nous transmettons à notre équipe de bénévoles, salariés et administrateurs l'énergie nécessaire pour que l'espace socio culturel le Nelumbo, reste encore longtemps le lieu d'accueil ouvert à tous, et ce fer de lance de la politique sociale de la Mairie d'Andrézieux- Bouthéon.

Philippe GAILLOU
Témoignage recueilli le 6 novembre 2017

Surveillant d'immeuble en cité

Je suis originaire de l'Allier. C'est le travail qui m'a amené à Andrézieux-Bouthéon. J'étais un petit artisan spécialisé dans le revêtement de sol à Clermont-Ferrand. À l'époque, c'était les débuts des sols plastiques puis des parquets collés. J'ai formé un ouvrier qui est venu travailler à Saint-Étienne à Solemur et qui a parlé de moi. L'entreprise m'a écrit : « Si vous venez à Saint–Étienne, on vous fait un pont d'or ». J'ai saisi cette opportunité que l'on me proposait et comme il y avait beaucoup de concurrence à Clermont-Ferrand, je suis parti. Arrivé à Saint-Etienne en 1958, je devais réaliser un chantier de douze mille mètres carrés de revêtement de sols ! C'était monumental pour moi ; j'ai dû embaucher.

Roger Theuil en 2017

J'avais trouvé une petite chambre en ville. Je rejoignais ma femme et mes deux enfants à Clermont en fin de semaine ou tous les quinze jours si je travaillais le dimanche. Au bout d'un an, avec ma famille, je m'installais boulevard Karl Marx dans un des appartements que je rénovais. J'ai fait ce métier jusqu'en 1975.

Après j'ai eu envie de faire autre chose, de changer de métier. C'est là que j'ai eu une opportunité : je répondis à une annonce de surveillant d'immeuble à la société Logirel à Saint-Étienne. Mon expérience dans le bâtiment les intéressait. J'y suis resté cinq ans. J'avais également postulé pour une surveillance d'immeuble auprès des Habitations à loyer modéré (HLM) du département qui me contactèrent pour travailler sur Andrézieux-Bouthéon. Ils me proposaient de meilleures conditions de travail dans une ville qui me permettait de faire plus facilement du vélo et aller à la pêche sur les bords de Loire.

Je suis arrivé à Andrézieux-Bouthéon en 1981. J'étais installé dans le « cube » qui est près du café au rond-point de la Chapelle. J'y suis resté dix ans. Le travail consistait à veiller à la bonne marche de tout ce qui pouvait se passer : accueil des habitants, installation des nouveaux locataires, états des lieux et contacts avec les entreprises pour des petits travaux, surveillance des allées, stationnement des voitures, etc.

Nous étions deux surveillants d'immeuble et un surveillant-chef, monsieur Fraissenon, tous les trois répartis sur le quartier pour couvrir plusieurs zones. Nous nous occupions d'environ un millier de personnes. Il y avait quatre jardiniers, une huitaine de personnes pour l'entretien et quatre pour s'occuper des poubelles. Les petites réparations se faisaient avec du personnel de Saint-Étienne ou des petites entreprises locales comme celle de monsieur Paul Cossange pour la plomberie ou monsieur Genevrier pour la menuiserie. Je faisais mes tournées d'allée, de la cave au grenier, et chacune avait soixante marches. Quand je faisais dix allées je montais et descendais six cents marches en trois heures. Il m'arrivait de monter en courant, pour le sport. Nous n'avions pas le droit de prendre

l'ascenseur surtout celui de la tour quand on était seul de garde. S'il tombait en panne personne ne serait là pour dépanner.

2017, le bureau de Roger au n° 15, rue Lamartine, appartement rez-de-chaussée dans l'angle gauche.

À l'époque, il y avait de grandes familles étrangères. Je leur rendais service quand elles arrivaient. Elles m'appréciaient bien même si j'allais les voir quand leurs enfants posaient problème. Les jeunes se regroupaient beaucoup dans les allées et il fallait les faire sortir ce qui n'était pas toujours facile. Le soir, ça pouvait durer jusqu'à dix-neuf ou vingt heures, l'hiver et encore plus l'été.

Les voitures ne devaient pas stationner dans les cours d'immeuble, question de sécurité, incendie, ambulance et autre. Je les faisais sortir en allant chercher les propriétaires chez eux et cela ne se passait pas toujours très bien. Il y avait quelques altercations assez sévères. Je tempérais. Je me souviens aussi d'une dame qui s'était retrouvée à la rue avec ses quatre enfants. Son mari l'avait mise à la porte, sans rien. Elle est venue au bureau ; on l'a relogée immédiatement avec ses enfants. Elle y habite toujours.

Personne ne m'a jamais agressé ni verbalement ni physiquement, on me respectait. Je suis resté aux HLM de 1981 à 1991 et je suis même resté sur le quartier un an après ma retraite le 31 janvier 1991 et je suis allé habiter à Saint-Cyprien.

Aujourd'hui, des habitants me reconnaissent encore et me saluent gentiment quand ils me voient. Les enfants turcs qui sont devenus primeurs me disent bonjour sur le marché.

C'est vraiment un travail où il faut faire du social autant que de la discipline, et si l'on n'est pas fait pour, il ne faut pas le faire. L'important c'est qu'il y ait du résultat. Les gens sont reconnaissants et tout le plaisir est là !

Roger Theuil (86 ans)
Témoignage recueilli en 2017

Gardien et passeur de mémoire

Je suis président cantonal de l'association des anciens combattants prisonniers de guerre depuis 1988. À mon retour de la guerre d'Algérie et par l'intermédiaire de mes collègues des Bennes Marrel, j'ai fait connaissance avec cette association qu'on appelait les ACPG CATM TOE et Veuves. Je suis rentré dans la section de Saint-Étienne comme adhérent simple. Puis comme secrétaire de la section d'Andrézieux et enfin en 1988 j'ai pris la présidence à la suite de monsieur Pouzetoux. En 2018, j'aurai donc trente ans de présidence et d'engagement. Avec le sou des écoles, cette association est une des plus anciennes d'Andrézieux. Depuis l'âge de seize ans, j'ai été bénévole de plusieurs associations comme animateur, secrétaire et président. Celle-là me tient particulièrement à cœur. Je n'oublie pas ceux qui se sont battus, et qui nous permettent aujourd'hui de vivre et de s'exprimer en toute liberté et d'exister en tant que français.*

Jean-Louis Boniteau, Trophée de l'envol, Citoyen d'honneur, *L'Envol,* Janvier 2018.

Au sein de la section cantonale j'œuvre à cette transmission parce que « Un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre » Winston Churchill. Ce sont les maires qui sont chargés d'organiser les commémorations. Par le biais des préfets, ils reçoivent des directives du ministère ou du secrétariat des anciens combattants. Notre association peut les aider dans leur bon déroulement, ce qui est le cas sur Andrézieux-Bouthéon. Les deux cérémonies principales ont lieu le 8 mai et le 11 novembre. Chacun d'entre nous peut y venir. On appelle toute la population à venir par le biais du service communication de la ville et du journal.

J'aimerais que davantage de monde y assiste surtout les plus jeunes. Quand on a de la chance d'avoir des enfants, les représentants de la mairie leur confient le dépôt de gerbe. Il y a le côté officiel, et il y a aussi le souci de la transmission. Nous, c'est le passé, on prépare l'avenir en faisant participer les enfants, en les imprégnant. Lors du verre de l'amitié, ils posent toujours des questions. J'essaie de répondre au mieux. Le conservatoire et la chorale sont présents. Les adultes sont de moins en moins nombreux alors que la cérémonie dure tout au plus une demi-heure. J'aimerais qu'ils viennent de temps en temps pour jouer ce rôle de transmetteur, qu'ils soient porteurs de notre histoire, qu'ils préparent aussi l'avenir et pour fêter dignement le souvenir et le sacrifice des millions de victimes qui ont donné leur vie pour la liberté de la France depuis cent ans.

Jean-Louis Boniteau
Témoignage recueilli en 2017

* Anciens combattants prisonniers de guerres, Combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc, Territoires d'opérations extérieures et Veuves.

MIÈRE GUERRE MONDIALE
numments commémoratifs

Explication d'une cérémonie commémorative par M. Boniteau

Les personnes traditionnellement présentes : trois représentants de la mairie, un représentant des pompiers, un représentants de la gendarmerie, des représentants de la police municipale, le président des anciens combattants, deux personnes porte-drapeaux et des membres de l'association des anciens combattants, des représentants du conservatoire et de la chorale et des habitants.

Le déroulement

1. Le dépôt des gerbes

Les premières gerbes sont déposées par les autorités compétentes ; la première par la municipalité et la suivante par les associations des anciens combattants. À Andrézieux-Bouthéon, le Souvenir français en dépose une également :

- *10 h 30,* dépôt de gerbe au monument aux morts de Bouthéon (place de l'église) ;
- *10 h 45,* dépôt de gerbe au monument aux morts d'Andrézieux (dans le cimetière d'Andrézieux)
- *11 h,* dépôt de gerbe à la stèle de la paix (dans le parc de la mairie).

2. Les discours

Le discours officiel de l'État est lu par le maire ou son représentant.

Le représentant des anciens combattants lit le discours officiel transmis par l'Union française des anciens combattants créée en 1945 par le Général de Gaulle. Puis, les discours se clôturent avec celui de l'association locale des anciens combattants et prisonniers de guerre.

3. La minute de silence

Le maître de cérémonie demande une minute de silence en mémoire de toutes les victimes de tous les conflits.

4. La sonnerie aux morts et la marseillaise

À la fin de la sonnerie aux morts, il faut faire un arrêt sur la dernière note et la répéter une fois.

5. Le verre de l'amitié

Cérémonie du 11 novembre 2017 devant la stèle de la Paix dans le parc Martouret. Sa structure a été imaginée et dessinée par le maire Jean-Claude Schalk. La sculpture « Europa » a été créée et réalisée par Roger-Louis Chavanon. Fabriquée en granit bleu de Scandinavie, la stèle porte un message d'espoir et a été inaugurée en 2007.

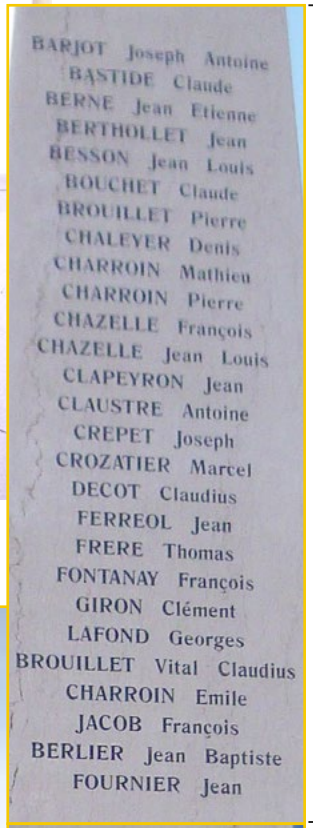
LES MONUMENTS AUX

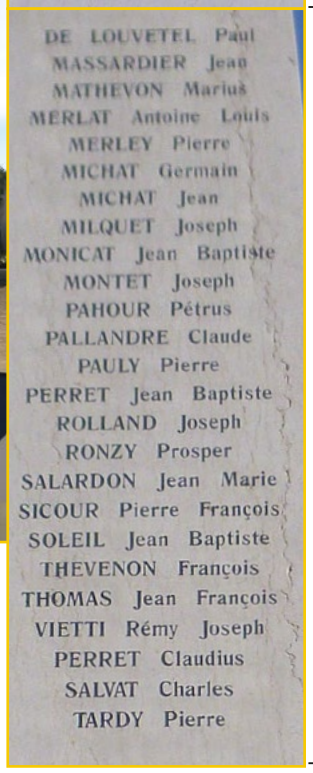
1. Le monument aux morts d'Andrézieux

Recensement des 52 soldats inscrits sur le monument.
Travail de recherche effectué par Albert Bisch à partir du site Internet Mémoires des hommes.

1919, croquis préparatoire à l'érection du monument aux morts d'Andrézieux.

Monument aux morts situé dans le cimetière d'Andrézieux. Seules les personnes mortes au champ d'honneur ou des suites de blessures sur le champ d'honneur peuvent avoir leur nom inscrit sur un monument aux morts.





	NOM	Prénom	Lieu de naissance	Naissance
FACE 1	BARJOT	Joseph Antoine	Virigneux	22/2/1881
	BASTIDE	Claude	Saint-Just-sur-Loire	21/7/1891
	BERNE	Jean Étienne	Grammond	15/2/1885
	BERTHOLET	Jean	Saint-Étienne	11/1/1895
	BESSON	Jean Louis	Andrézieux	13/7/1889
	BOUCHET	Claude		
	BROUILLET	Pierre	Andrézieux	4/2/1892
	CHALAYER	Denis	St-Julien-en-Jarez	7/7/1897
	CHARROIN	Mathieu	Andrézieux	20/9/1893
	CHARROIN	Pierre	Saint-Just-sur-Loire	21/3/1889
	CHAZELLE	François	Sury-le-Comtal	9/7/1886
	CHAZELLE	Jean Louis	Sury-le-Comtal	5/9/1883
	CLAPEYRON	Jean	Andrézieux	28/10/1895
	CLAUSTRE	Antoine	Saint-Étienne	2/2/1893
	CREPET	Joseph	Chazelles-sur-Lavieu	20/5/1897
	CROZATIER	Marcel	Andrézieux	30/8/1900
	DECOT	Claudius	Andrézieux	21/9/1889
	FERREOL	Jean	Terrenoire	7/9/1896
	FRERE	Thomas	Veauchette	28/4/1881
	FONTANAY	François	Saint-Just-sur-Loire	15/3/1880
	GIRON	Clément	Andrézieux	5/10/1883
	LAFOND	Georges	Andrézieux	12/5/1892
	BROUILLET	Vital Claudius	Andrézieux	24/5/1879
	CHARROIN	Emile	Andrézieux	15/4/1893
	JACOB	François	Saint-Étienne	8/5/1892
	BERLIER	Jean Baptiste	Saint-Étienne	20/2/1875
	FOURNIER	Jean	Chambon	10/4/1880
FACE 2	LE LOUVETEL*	Paul	Saint-Étienne	15/12/1889
	MASSARDIER	Jean	Andrézieux	13/12/1885
	MATHEVON	Marius	La Fouillouse	10/7/1892
	MERLAT	Antoine Louis	Andrézieux	17/4/1893
	MERLEY	Pierre	Andrézieux	26/10/1893
	MICHAT	Germain	Saint-Étienne	04/12/1879
	MICHAT	Jean	Andrézieux	10/8/1896
	MILQUET	Joseph	Saint-Just-sur-Loire	29/8/1891
	MONICAT	Jean Baptiste	Andrézieux	16/5/1895
	MONTET	Joseph	Boisset-Saint-Priest	15/4/1890
	PAHOUR	Pétrus	Saint-Just-sur-Loire	23/1/1888
	PALLANDRE	Claude	Bonson	9/6/1888
	PAULY	Pierre	Saint-Étienne	16/11/1881
	PERRET	Jean-Baptiste		
	ROLLAND	Joseph	Andrézieux	6/9/1879
	RONZY	Prosper	Andrézieux	25/8/1897
	SALARDON	Jean Marie	Saint-Cyprien	1/10/1879
	SIGOUR *	Pierre François	Andrézieux	5/11/1892
	SOLEIL	Jean Baptiste	Rivas	29/10/1885
	THEVENON	François	La Fouillouse	21/5/1882
	THOMAS	Jean François	Andrézieux	6/1/1889
	VIETTI	Rémy Joseph	Andrézieux	1/10/1887
	PERRET	Claudius		
	SALVAT	Charles		
	TARDY	Pierre	Andrézieux	9/7/1897

* Nom corrigé suite à une erreur remarquée sur le monument.

MORTS DE LA COMMUNE

Le monument aux morts d'Andrézieux serait le seul de la Loire et si ce n'est de la région Rhône-Alpes à avoir une tombe du soldat inconnu. Saviez vous que tous les jours à 18 h 30, à Paris, au pied de l'Arc de Triomphe, est rallumée la flamme du soldat inconnu par une association d'anciens combattants et en présence de représentants de l'État.

Décès	Âge	Grade	et corps d'armée	Cause du décès
28/12/1914	33	1ère classe	16ème régiment d'infanterie	Suite blessures de guerre
17/8/1916	25	2ème classe	4ème zouaves	Tué à l'ennemi
13/8/1917	32	2ème classe	216ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
21/8/1916	21	2ème classe	415ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
2/9/1914	25	Chasseur	12ème bataillon de chasseurs à pied	Tué à l'ennemi
24/3/1916	24	Maréchal des logis	55ème régiment d'artillerie	Blessures de guerre
24/9/1918	21	2ème classe	7ème régiment d'infanterie colonial	Tué à l'ennemi
17/9/1916	23	2ème classe	87ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
3/11/1914	25	2ème classe	12ème bataillon de chasseurs à pied	Tué à l'ennemi
16/9/1914	28	2ème classe	129ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
4/11/1914	31	Adjudant	168ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
25/9/1916	21	Sergent	151ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
23/8/1914	21	2ème classe	98ème régiment d'infanterie	Blessures de guerre
29/7/1918	21	Soldat	305ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
14/9/1918	18	Apprenti marin	5ème dépôt des équipages de la flotte	Suite de la grippe
28/8/1914	25	2ème classe	86ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
4/5/1917	21	2ème classe	170ème régiment d'infanterie	Porté disparu
18/10/1914	33	Soldat	12ème bataillon de chasseurs alpins	Fièvre typhoïde
16/7/1915	35	2ème classe	75ème régiment d'infanterie	Blessures de guerre
9/9/1914	31	2ème classe	16ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
24/7/1915	23	2ème classe	23ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
18/7/1918	39	Caporal	147ème régiment d'infanterie	Suite blessures de guerre
24/7/1917	24	Caporal	80ème régiment d'infanterie	Suite blessures de guerre
16/9/1914	22	2ème classe	38ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
7/7/1919	44	Soldat	115ème régiment d'infanterie	Maladie
25/9/1915	35	2ème classe	6ème régiment d'infanterie coloniale	Tué à l'ennemi
6/7/1916	37	Sergent	228ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
22/11/1914	29	Caporal	7ème régiment du génie	Tué à l'ennemi
21/6/1915	23	Caporal	22ème bataillon de chasseurs alpins	Tué à l'ennemi
16/9/1914	21	Caporal	98ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
31/8/1914	21	2ème classe	23ème régiment d'infanterie	Suite blessures de guerre
28/9/1914	35	2ème classe	305ème régiment d'infanterie	Suite blessures de guerre
10/5/1917	21	Soldat	409ème régiment d'infanterie	Suite blessures de guerre
21/10/1914	23	Caporal	86ème régiment d'infanterie	Fièvre typhoïde
16/8/1916	21	2ème classe	143ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
12/7/1915	25	Soldat	36ème régiment d'infanterie colonial	Blessures de guerre
15/4/1917	29	2ème classe	201ème régiment d'infanterie	Suite blessures de guerre
27/8/1914	26	2ème classe	75ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
31/10/1916	35	2ème classe	16ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
5/10/1914	35	2ème classe	105ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
1/8/1918	21	2ème classe	216ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
1/10/1918	39	2ème classe	307ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
22/1/1916	24	2ème classe	28ème bataillon de chasseurs	Tué à l'ennemi
6/10/1914	29	2ème classe	216ème régiment d'infanterie	Blessures de guerre
23/10/1914	32	2ème classe	12ème bataillon de chasseurs à pied	Fièvre typhoïde
21/6/1915	26	2ème classe	6ème régiment d'infanterie colonial	Disparu
30/8/1914	26	2ème classe	299ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
22/6/1918	21	Soldat	225ème régiment d'infanterie	Prisonnier décédé de maladie

CONSTRUCTION D'UN SOCLE EN BÉTON DESTINÉ À SUPPORTER LE MONUMENT COMMÉMORATIF DU CIMETIÈRE	Francs
Travaux de terrassement avec transport des déblais et transports à la décharge publique	150
Béton en gravier de la Loire à l'anneau de 6 cm avec dosage de 6 sacs de chaux par mètre cube	450
Fourniture et travaux imprévus	60
SOUS-TOTAL	*660*

CONSTRUCTION ET POSE D'UN MONUMENT	Francs
Monument en pierre de Comblanchien (Côte-d'Or)	10 000
Un plafond de 3 m par 3 m en pierre de Villebois	500
Inscription des noms de soldats à quarante francs le cent de lettres	240
SOUS-TOTAL	*10 740*
Livraison pour fin mai 1920 au plus tard	
SOIT UN COUT TOTAL DE	***11 400***

Inauguration du monument le 24 octobre 1920

Rémy Vietti à droite sur la photo.

Le destin d'une famille, décimée comme tant d'autres.

En août 1914 mon grand-père Claude Perrin et ses trois beaux-frères Antoine Claustre célibataire, Claudius Décot époux d'Amélie Perrin, Rémy Vietti époux de Catherine Perrin ont quitté Andrézieux pour « partir à la guerre ». Seul Claude Perrin en est revenu... Rémy Vietti est né le 1er octobre 1887 à Andrézieux il a épousé Catherine le 23 septembre 1911, jeune plâtrier peintre son avenir professionnel était tout tracé il devait prendre la succession de son père Jean Vietti. La guerre en a décidé autrement le 30 août 1914. C'est le mari de sa sœur Jeanne, Joseph Bonis, qui a continué l'entreprise familiale. Elle existe toujours et elle est dirigée par Éric Bonis. Il a succédé à Rémy, Jacques et Bernard.

Joëlle Béal
Témoignage recueilli en 2017

Les médailles militaires

En 1914, contrairement à la Grande-Bretagne, à l'Allemagne ou à d'autres belligérants, la France ne possède aucune distinction pour honorer de façon spécifique les actes de bravoure en temps de guerre. En avril 1915, une loi institue la Croix de Guerre. Le Syndicat des Fabricants d'Ordres remporte le concours organisé pour proposer un modèle qui respecterait un certain nombre de critères (ruban vert et rouge rappelant celui de la médaille de Sainte-Hélène, une forme de croix,...) Le modèle retenu est une croix de bronze dont le revers, portera initialement les dates 1914-1915 et sera modifié chaque année jusqu'à la victoire, d'où les revers 1914-1916, 1914-1917, 1914-1918. Son ruban peut être orné de différents insignes distinctifs :

- Une étoile en bronze pour citation à l'Ordre du Régiment ou de la Brigade.
- Une étoile en argent pour citation à l'Ordre de la Division.
- Une étoile en vermeil pour citation à l'Ordre du Corps d'Armée.
- Une palme en bronze pour citation à l'Ordre de l'Armée.
- Une palme en argent remplacera cinq palmes en bronze (décret de 1917).

Le nombre de citations n'est pas limité.

Ministère DE LA GUERRE — République Française — Modèle B — Format : 32 × 26

MÉDAILLE MILITAIRE

(1) 299e Régt d'Infie

Par Arrêté Ministériel du 24 Avril 1921 rendu en application des Décrets du 13 août 1914 et premier octobre 1918, publié au Journal Officiel du 11 Mai 1922 la Médaille Militaire a été attribuée à la mémoire du Soldat Mle 03953

Vietti Rémy Joseph.

MORT POUR LA FRANCE

(3) "Bon et brave soldat. A été tué à son poste de combat, devant Gerbéviller le 31 Août 1914."

Croix de guerre avec étoile de bronze.

A Lyon, le 23 Octobre 1922

Le Lieutenant Colonel commandant le 99e RI

(1) No du régiment.
(2) Grade, nom et prénoms inscrits en grosse bâtarde.
(3) Reproduire le texte de la citation qui, au Journal Officiel, accompagne la décoration.

Nota. — Cet extrait sera remplacé par un brevet qui, aux termes du décret du 16 mars 1852, doit être ultérieurement délivré par les soins de la grande chancellerie de la Légion d'honneur.

470. — Bergerac. — Imp. Générale, J. Castanet

1922, certificat de médaille militaire de Rémy Vietti.

Médaille militaire étoilée de Rémy Vietti

Médaille militaire palmée de Jules Riboulon.

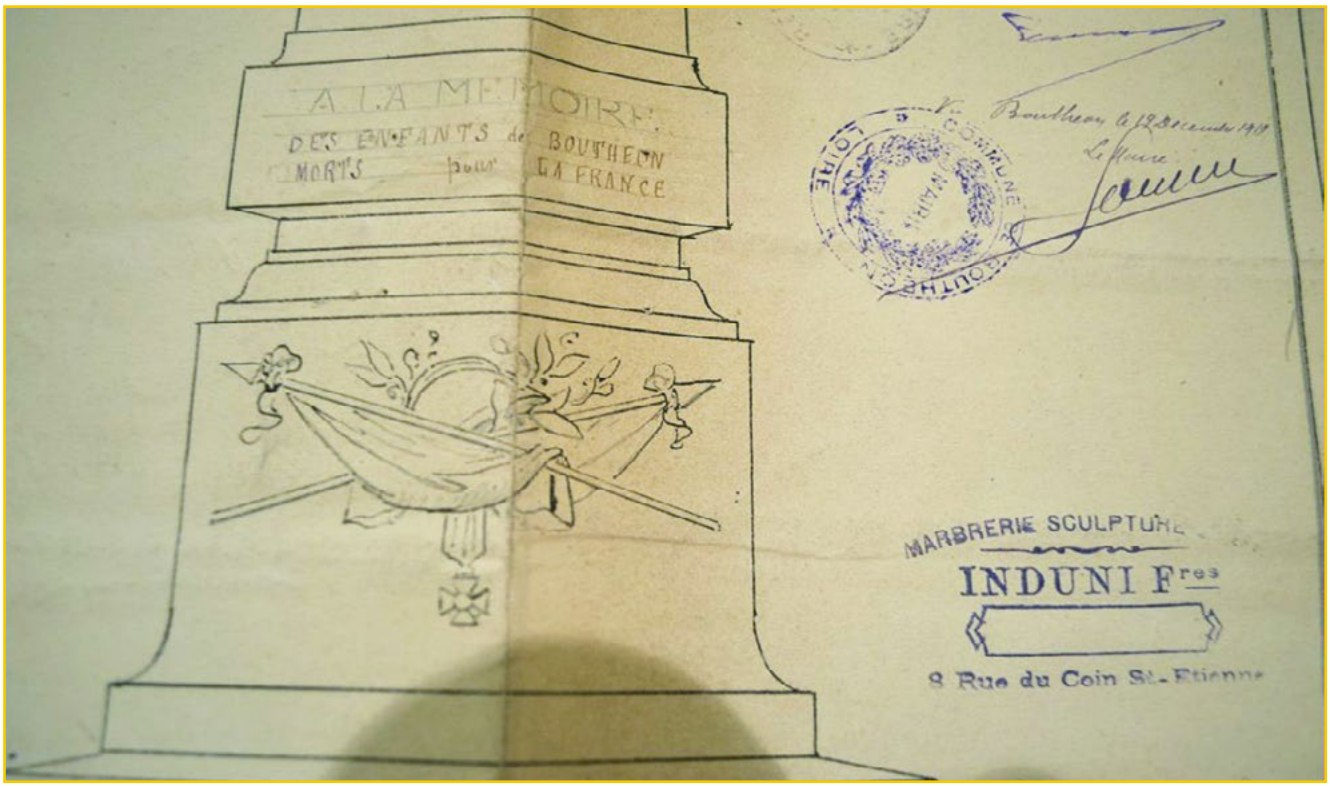
2. Le monument aux morts de Bouthéon

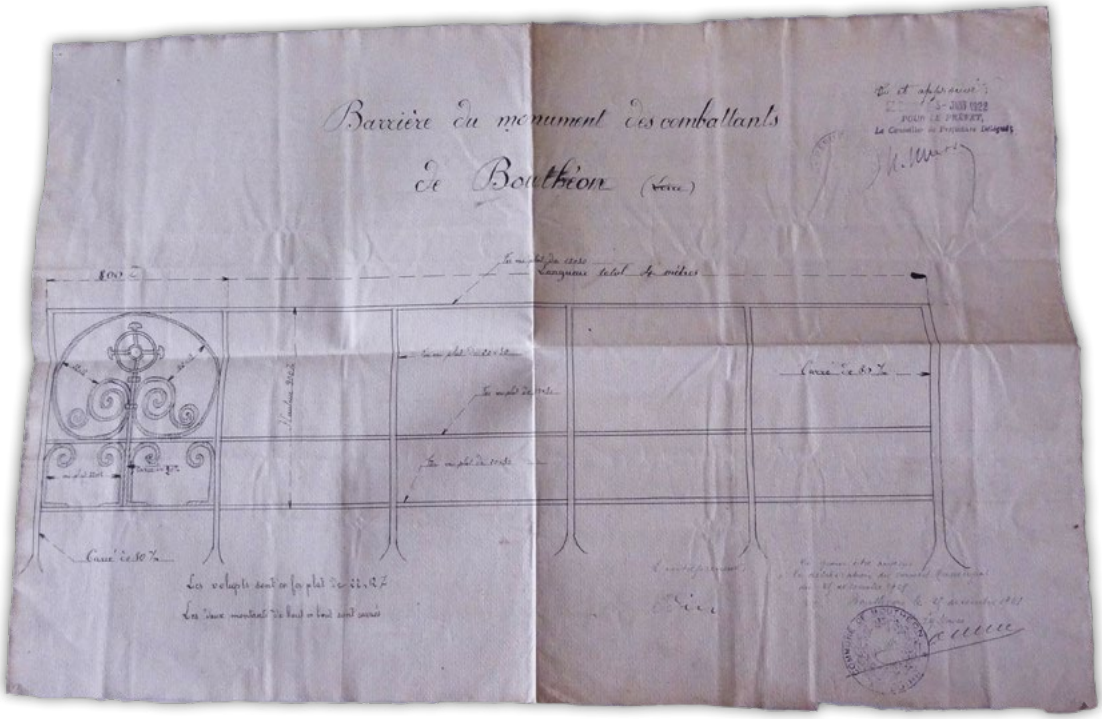
Les éléments de cette page sont extraits du travail de recherches sur la guerre de 1914–1918 de monsieur Jean-Claude Massard et des archives municipales de l'ancien village de Bouthéon. Ces archives sont nettoyées, classées, analysées depuis plusieurs mois par une équipe de l'association des Amis du Vieux Bouthéon.

Recensement Bouthéon de 1911 : 912 habitants, 237 hommes mobilisés, 42 noms gravés dont 9 disparus (la liste n'a pas été gravée en une seule étape, comme en témoignent les anomalies d'ordre alphabétique tant sur la face Sud que sur la face Nord).

Ci-dessus, monument aux morts sculpté par les frères Joannes et Louis Induni : sculpteurs stéphanois fidèles à l'architecte Lamaizière Ils ont sculpté de nombreux bâtiments à Saint-Étienne comme la Loire Républicaine, place Jean-Jaurès, la condition de la Soie, rue Élisée Reclus, la salle des fêtes et du grand escalier de la Préfecture (1902) etc.

Ci-dessous, croquis du monument aux morts de Bouthéon réalisé en 1919 par la société Induni Frères.





1922, dessin de la ferronnerie du monument aux morts de Bouthéon.

Recensement des 42 soldats de Bouthéon inscrits sur le monument aux morts.

	NOM	Prénom	Lieu de naissance	Naissance	Décès	Âge
FACE SUD	BARTHELEMY	Abel Désiré	Méry-sur-Seine	31/3/1876	21/2/1915	39
	BADINANT	Louis Antoine	Bouthéon	26/9/1889	24/12/1914	25
	BAUDET	Jacques	Cindré	23/12/1877	4/6/1916	39
	BAYARD	Antoine	Bouthéon	9/3/1895	9/12/1915	20
	BELLACLAS	Pierre	Bouthéon	14/9/1894	14/5/1915	21
	BRUEL	Antoine	Bouthéon	28/10/1882	23/11/1914	32
	CHAVASSIEUX	Jacques	Saint-Galmier	5/4/1877	2/4/1916	39
	CHAVASSIEUX	Pierre Marie	Saint-Galmier	2/8/1885	18/7/1915	30
	COMBE	Jérome	Bellegarde-en-Forez	7/4/1879	3/6/1916	37
	COUZON	Antoine	Bouthéon	14/3/1877	10/4/1916	39
	DEVANT	Jean Antoine	Bouthéon	13/4/1878	5/4/1915	37
	FERREOL	Antoine	Bouthéon	25/9/1891	12/9/1914	23
	FERREOL	Jean Louis	Bouthéon	4/10/1889	23/9/1914	25
	GOMY	Pierre	Saint-Galmier	28/8/1890	30/5/1918	28
	GOMY	André	Bouthéon	2/7/1892	27/8/1914	22
	GUILLARME	Jean	Aveizieux	9/3/1887	16/5/1916	29
	CLAPEYRON	Joannès	Bouthéon	10/12/1881	6/10/1914	33
	COUZON	Louis Antoine	Bouthéon	12/4/1893	2/11/1914	21
	DESCOT	André Pascal	Bouthéon	23/4/1874	12/5/1915	41
	LYONNET	Jean Benoît	Bouthéon	18/12/1892	25/5/1918	26
	MASSARD	Antoine Louis	Bouthéon	10/3/1891	4/9/1914	23
FACE NORD	FORISSIER	André	Bouthéon	26/8/1897	8/10/1918	21
	PERRIN	Jean dit Régis	Bouthéon	14/11/1884	1/4/1916	32
	HILAIRE	Lucien	Saint-Étienne	29/1/1898	17/8/1918	20
	JULIEN	Joseph	Bouthéon	7/9/1875	6/10/1915	40
	MASSARD	Jean Claudius	Bouthéon	2/6/1896	22/05/1916	20
	MARQUET	Antoine	Bouthéon	28/1/1886	2/12/1914	28
	MEYER	Louis Joseph	Bouthéon	4/11/1887	26/11/1914	27
	MEYER	Pierre	Bouthéon	16/1/1875	9/1/1916	41
	PADET	Eustache	Bouthéon	31/8/1882	9/5/1915	33
	PERRIN	Jean	Bouthéon	4/8/1880	17/9/1914	34
	PILON	Louis	Salvizinet	14/3/1882	28/11/1914	32
	REBAUD	Jean	Information non précisée car deux soldats ont le même patronyme.			
	RIVOLIER	Jean Marie	Bouthéon	17/2/1891	30/9/1914	23
	SOLEIL	Jean Baptiste	Rivas	20/8/1885	25/9/1915	30
	TRONCHON	Joannès Antoine	Bouthéon	9/8/1898	10/6/1918	20
	VIAL	Pierre	Balbigny	9/6/1889	10/3/1916	27
	VIRICEL	Jean	Bouthéon	5/6/1895	9/4/1916	21
	MEYER	Mathieu Joseph	Bouthéon	29/3/1895	5/9/1916	21
	MORTON	Joannès	Chamboeuf	30/3/1888	28/9/1914	26
	SOLEIL	Jean Marius	Rivas	30/4/1894	6/6/1915	21
	TRABET	Benoît	Valeilles	3/9/1884	20/9/1914	30

Travaux de recherches d'Albert Bisch à partir du site Internet *Mémoires des hommes* et de Jean-Paul Massard.

BOUTHEON

Monument aux morts. — Dimanche a eu lieu dans notre paroisse l'inauguration du monument élevé à la mémoire de nos glorieux défunts, œuvre de M. Induni. MM. Odin, conseiller général ; Cornage, maire ; Riboulon, au nom des mutilés, prononcèrent des allocutions

La Société les trompettes de l' « Etendard » participait à la cérémonie.

Inauguration du monument aux morts de Bouthéon
extrait *La Croix* du 12 septembre 1920.

Grade	et corps d'armée	Cause décès
Maréchal des logis	5ème régiment d'artillerie lourde	Maladie imputable au service
Soldat	86ème régiment d'infanterie	Maladie en captivité
Soldat	298ème régiment d'infanterie	Déclaré décédé
Soldat	81ème régiment d'infanterie	Suites de blessures de guerre
Soldat 2ème classe	158ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	16ème régiment d'infanterie	Suites de blessures de guerre
Soldat 2ème classe	360ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	28ème Bataillon de chasseurs	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	216ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	91ème régiment d'infanterie territoriale	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	275ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	23ème régiment d'infanterie	Blessure de guerre
Soldat	92ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Caporal	137ème régiment d'infanterie	Décédé en captivité
Soldat 2ème classe	16ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	99ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	16ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	2ème régiment de dragons	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	228ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Caporal	1er bataillon de marche infanterie légère d'Afrique	Disparu au combat
Soldat 2ème classe	14ème bataillon de chasseurs	Tué à l'ennemi
Sapeur-mineur	4ème régiment du Génie	Suite maladie contractée
Soldat 2ème classe	115ème chasseurs alpin	Tué à l'ennemi
Soldat	121ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
2ème canonnier servant	11ème régiment d'artillerie à pied	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	121ème régiment d'infanterie	Maladie contractée en service
Soldat 1ère classe	216ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	317ème régiment d'infanterie 22ème Cie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	42ème bataillon de chasseurs à pied	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	216ème régiment d'infanterie	Blessures de guerre reçues à l'ennemi
Soldat 2ème classe	16ème régiment d'infanterie	Blessure de guerre
Soldat 2ème classe	3ème régiment de zouaves	Tué à l'ennemi
Soldat	36ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
2ème canonnier servant	36ème régiment d'artillerie	Tué à l'ennemi
Sapeur-mineur	4ème régiment du génie	Suite de blessures
Soldat 2ème classe	163ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	6ème régiment d'infanterie coloniale	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	75ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	17ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi
Soldat 2ème classe	216ème régiment d'infanterie	Tué à l'ennemi

LES ÉTAPES DE L'ÉRECTION DU MONUMENT DE BOUTHÉON **Francs**

Conseil Municipal du 22 juin 1919
Achat du terrain et érection seront financés par :
– Souscriptions (> 20 Francs),
– Fonds votés par le CM,
– Sommes provenant de la liquidation de la société de l'École Forézienne d'Aviation.

Courrier du 24 avril 1920 de la Société Induni
Devis pour le monument avec pose et inscriptions comprises 6 500

Conseil Municipal du 25 avril 1920
10 voix sur 12 pour la place de l'église, lieu de l'ancien cimetière
Fouilles et socle en béton 720

Conseil Municipal du 15 août 1920
Inauguration prévue pour le 1er dimanche de septembre : le 5 septembre 1920
Frais de la fête 100

Conseil Municipal du 12 décembre 1920
Demande de subvention à l'État (loi du 25 octobre 1919) ; « elle sera calculée en raison directe du nombre de morts comparé au chiffre de la population et en raison inverse du centime communal rapporté à la population ».
Le 19 juillet 1921, la Commission Départementale donne 581,60
Le 27 juillet 1921, lettre émanant du Sénat 963

Conseil Municipal du 25 décembre 1921
Il y aura confection d'une barrière par le serrurier Odin de Saint-Just-sur-Loire 1 700
Financement par : des souscriptions (> 20 Francs), des fonds votés par le Conseil Municipal et de la liquidation de la société de l'École Forézienne d'Aviation.

Le monument a coûté environ 9 000

Souvenirs de mon enfance à la

Je suis née en 1949 à la Gouyonnière, dans une ferme située à l'emplacement actuel des bâtiments de la Macif. Mes parents louaient la ferme. Il y avait des prés et mon père avait vingt-six vaches et des chevaux. Mon père était membre d'une coopérative qui appartenait à monsieur Bayard qui nous fournissait le tracteur. À l'époque, on ne partait pas en vacances, mais on aidait à la ferme et on faisait les foins, les moissons, les pommes de terre.

Vers 1955, de gauche à droite, mes sœurs Gisèle puis Suzanne la plus petite, moi et mon copain Jean sur le tracteur à la Gouyonnière.

Ma mère travaillait à la ferme. Elle nous habillait également et nous confectionnait des robes avec des manches ballon ou des pull-overs que j'ai gardés et dont je ne peux me séparer. J'allais à l'école de filles de Bouthéon qui, avant 1958, se trouvait en face du château, à l'emplacement de la salle des Tilleuls et je me rappelle que je jouais sous le préau encore existant. À la rentrée 1958, cette école a été déménagée dans un bâtiment neuf à côté de l'école de garçons. Nous partions en vélo, avec ma mère et mes deux sœurs, la plus petite sur son porte-bagages et les deux aînées à côté d'elle. Il a donc fallu que je sache rapidement pédaler pour aller à l'école. Comme je n'avais pas reçu mon petit vélo à temps, j'ai appris sur le grand vélo de ma sœur, en vingt-quatre heures et j'avais du mal ; j'étais souvent en danseuse pour arriver aux pédales. On passait par la gare de Bouthéon, le chemin des Bullieux. La rentrée scolaire avait lieu le 1er octobre et on finissait le 14 juillet. Ma maman était allée dans cette même école. Le 1er novembre 1959, il a fallu partir car la propriétaire de la ferme était expropriée pour la construction d'usines qui sont devenues par la suite les bâtiments de la Macif. Ainsi, mon grand-père laissa la ferme de Bouthéon à son fils, c'est là où j'habite encore actuellement, rue du Treyve. Le grand-père partit vivre dans une de ses maisons, à côté, au bout de notre jardin.

1955, sur les genoux de mon père à gauche.

Gouyonnière puis à Bouthéon

Années 1940 - La maison de mes grands-parents où j'habite aujourd'hui.

J'avais quinze ans et demi quand j'ai commencé à traire les vaches. Là encore, j'ai dû apprendre rapidement pour remplacer ma mère victime d'un grave accident. Au même moment, mon père était tombé malade et ne pouvait plus se lever. Il me dit : « Va t'occuper des vaches ! ».

À partir de quatorze ans, j'allais au club des jeunes à côté de la maison d'œuvres qui était une salle paroissiale, là où mes parents avaient fait du théâtre. On écoutait des disques, il y avait du cinéma et une bibliothèque. Je me souviens avoir vu « La Strada » avec monsieur le curé Richard dans la maison d'œuvres et « Le train sifflera trois fois » au club des jeunes.

J'ai été une des premières baptisées du curé Richard. Il a également marié ma tante. Ce fut un de ses premiers mariages. Nous allions avec ma mère sur le marché à Andrézieux. C'était une rare sortie comme celle à la Bâtie d'Urfé quand mon père, un jour, nous emmena en 2 CV.

Après les foins, nous allions à la vogue et, de temps en temps, nous nous arrêtions au café des « Quatre Sabaut » tenu par monsieur Sabaut et ses trois fils. L'un deux, Yves, a pris la relève du restaurant.

Après le certificat d'études, je suis allée trois ans à l'école ménagère pour passer un Certificat d'aptitude professionnelle (CAP) à La Fouillouse. Je m'y rendais à mobylette. J'ai travaillé cinq ans à l'épicerie Perreton à Saint-Étienne, puis à l'épicerie Jeauc à Andrézieux-Bouthéon de juillet à octobre 1971. Monsieur Yves Sauzéas m'a embauchée en novembre 1972 pour faire de la reprographie. Il m'a appris le métier et j'y suis restée dix-huit ans et demi. Enfin j'ai rejoint l'entreprise V. V. Plan Veauche pendant six ans et ensuite les Arts Graphiques à Saint-Étienne jusqu'au 1er avril 2009, date à laquelle j'ai pris ma retraite.

Aujourd'hui, je suis bien occupée. Je fais de la Gymnastique volontaire (GV), de la marche et suis investie dans des associations.

G.L.
Témoignage recueilli en 2015

HISTOIRE DU CASTEL DEVENU MAIRIE

Première partie :
Histoire et vie dans le castel Martouret

Jean Martouret,
maire d'Andrézieux
de 1890 à son décès en 1903.

Le cadastre mentionne que Jacques Berthon résidant à Saint-Étienne a réalisé une construction nouvelle sur les parcelles numérotée A384.

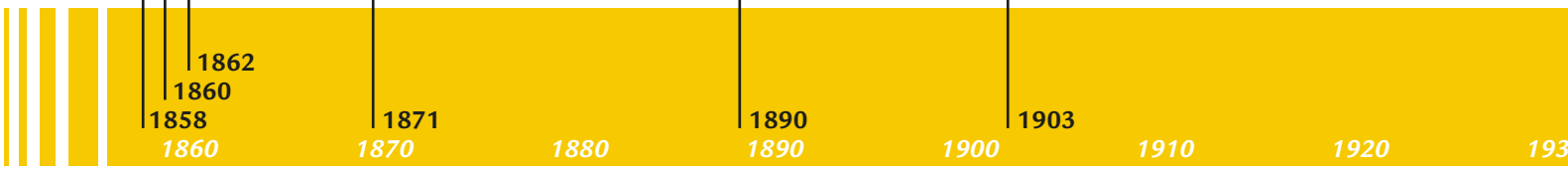
La propriété est passée dans les mains de Maître Jean-François Piegay, notaire à Saint-Héand.

Elle est acquise par Jean-Marie Celle, négociant en quincaillerie à Saint-Étienne. C'est sans doute lui qui fut le premier constructeur du château.

André (dit Jean) Martouret en devint le propriétaire par son mariage avec Claudine Celle. Il était négociant en quincaillerie et avait développé une affaire importante de serrurerie et de coutellerie à Monistrol sur Loire. En 1886, il achète une boulonnerie au Chambon-Feugerolles. Il est probable qu'il fut l'un des réalisateurs importants du château actuel. La superficie de la propriété est alors de 5,37 ha.

Guillaume Martouret, chef d'entreprise, administrateur de plusieurs sociétés métallurgiques, Chevalier de la Légion d'honneur en 1931, administrateur de la Banque de France, juge au tribunal de commerce de Saint-Étienne.

Au décès de Jean Martouret, le château passe à sa veuve, puis rapidement à son fils Guillaume Martouret (1871-1948) qui a fait prospérer l'entreprise de son père. En 1900, Il achète une usine de clous à Terrenoire qu'il spécialisera dans la grosse boulonnerie. Fils unique, Guillaume Martouret a épousé Marie Joséphine Barallon en 1896 dont il aura trois enfants : un fils Jean et deux filles Marguerite-Marie dite Marinette et Elisabeth. Jean (1912-2000) a épousé en 1934 Colette Guichard (1914-2001). C'est vers 1935 que Guillaume Martouret décida de donner une partie de ses biens à ses enfants, tout en demeurant usufruitier. Sa fille Marguerite-Marie, devint la propriétaire du Castel Martouret et épousa Ernest David de Sauzéa.



Frise chronologique du Castel élaborée à partir des recherches de Marc Bonneville.

Ce château, comme beaucoup d'autres de cette période est composite associant des styles différents, du néo renaissance sur la façade donnant sur le parc et du néo médiéval sur la façade arrière donnant sur l'esplanade. En conclusion, ce castel a une architecture qualifiée d'« éclectique » signifiant qu'elle a emprunté des éléments de style des différentes périodes.

Ernest David de Sauzéa, son épouse et leurs sept enfants habitent au castel.

Madame David de Sauzéa entourée de ses enfants. Premier plan de gauche à droite : Bruno et Guy. Au deuxième rang, de gauche à droite : Jean François, Alain, Thérèse, Rambert, Marguerite-Marie David de Sauzéa et Isabelle.

Le 28 février, le maire François Mazoyer et le conseil municipal décident d'acquérir le parc dit Sauzéa, qui comporte une maison de maître, des dépendances, une maison de concierge, un terrain, pour une superficie de 43 312 m² (4,3 ha). La commune aura la jouissance immédiate d'une partie du terrain et y fera construire le Théâtre du Parc. Pour le surplus, madame David de Sauzéa (1907-1999) en conservera l'usage jusqu'à son décès et sous condition qu'elle l'occupe plus de quatre mois par an.

Plaquette inaugurale du nouvel hôtel de ville.

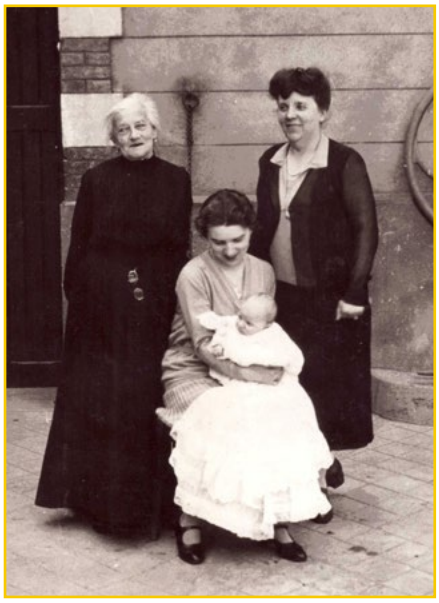
Après deux ans de travaux, le maire Jean-Claude Schalk, inaugure la nouvelle mairie d'Andrézieux-Bouthéon. Le castel a été entièrement rénové et une surface de 500m² de bâtiments modernes a été ajoutée en rez-de-jardin. Ainsi la mairie, à l'heure actuelle, revêt une surface de 1 800 m²

1968 1985 2001

1940 1950 1960 1970 1980 1990 2000

Une famille avec du caractère

Dans la famille, les femmes ont du caractère, on tient ça de notre arrière-grand-mère qui a fait construire la propriété à Andrézieux. Marie Celle, épouse Jean Martouret, l'a achetée petit bout par petit bout. Elle vivait dans le futur ce qui explique qu'elle ait d'abord acheté des morceaux de parcelles. C'était une femme de décisions cherchant toujours à augmenter son patrimoine. Elle achetait des fermes, des bois, des étangs... C'était une époque où on aimait la terre pour la terre, et non pour construire comme maintenant.



1929, photos des femmes de la famille : à gauche mon arrière-grand-mère Marie Celle épouse Jean Martouret, à droite ma grand-mère épouse Guillaume Martouret, au milieu ma mère Marguerite-Marie Martouret épouse David de Sauzéa dans ses bras Thérèse David de Sauzéa épouse Paret.

Elle me subjuguait. Elle n'était pas commode. Son mari, maire d'Andrézieux, est mort dans l'exercice de ses fonctions en prononçant un discours lors d'un banquet des vétérans à l'hôtel Dessagne.

Mon arrière-grand-mère avait apporté du travail à Andrézieux car il fallait du monde pour entretenir le parc, le potager, les animaux et s'occuper de la maison. Il y avait beaucoup de travail manuel, je me souviens de Jeanne la lingère, de Maria la cuisinière en chef et de sa sœur Félicie. Maria était un personnage, elle avait autant de charisme et de caractère que ma grand-mère. Il y avait aussi les journaliers qui étaient employés en renfort pour des tâches précises : le lavage des draps, les confitures...

Les odeurs me restent encore. L'odeur des grandes lessives lavées à la main, au savon de Marseille et à la cendre. Quel plaisir quand je passais entre les draps, cette odeur de linge propre, je l'ai encore dans les narines !

J'ai aussi l'odeur des gelées de cassis et de groseille qu'on faisait dans de grosses marmites en cuivre. Les couleurs des confitures étaient magnifiques, on les faisait prendre au soleil. Ces confitures je les suivais. Quand elles étaient en pot, ma grand-mère les emmenait au grenier, dans des placards fermés à clés ! Elle les donnait au compte-gouttes. On ne pouvait pas en manger une cuillère sans qu'elle s'en aperçoive ! De mon temps les enfants n'avaient pas le droit d'aller au grenier, plus tard les enfants et petits-enfants y ont passé des moments extraordinaires.

Au départ, on était dans un appartement à Saint-Étienne. C'est au moment de la guerre de 1939-1945 que nous sommes venus nous installer la première fois au château. Papa était parti à la guerre et Saint-Étienne subissait des bombardements. Mon établissement scolaire « les oiseaux » s'était réfugié à Veauchette. J'y allais à bicyclette, d'Andrézieux. Un beau jour, j'ai eu droit

1921, les bonnes du Castel Martouret en train d'observer l'éclipse solaire. À droite la « grande Maria ».

à l'inondation, j'ai été très choquée par le paysage de désolation.

Je suis l'aînée d'une fratrie de sept enfants. On vivait séparés de nos parents. On ne prenait pas nos repas avec eux et on vivait dans le chalet, en compagnie d'une nurse irlandaise et d'une nounou italienne. Nos parents venaient nous voir. Les adultes avaient leur domaine et les enfants le leur. En prévision des générations futures, mon arrière-grand-mère avait fait construire une maison de poupée juste en face du chalet. J'y ai passé des moments formidables.

Après la guerre, adultes et enfants se sont installés dans le château. À l'époque, il avait tout le confort moderne, l'eau à l'évier, les cabinets de toilettes intérieurs, le téléphone. Il y avait une énorme chaudière et un chauffage central et dans la bibliothèque une cheminée qui chauffait les escaliers. Ce que j'ai apprécié le plus, c'était ma chambre au dernier étage du château. Une chambre à moi, où j'étais « chez moi », j'aimais y lire, c'était mon refuge.

Papa était mondain, maman beaucoup moins. Elle avait des amitiés dans le village. Elle aimait beaucoup les contacts qu'elle y avait et invitait des familles à profiter du parc comme celle d'Huguette Bouchardeau née Briot. Néanmoins, il fallait montrer « patte blanche » pour rentrer dans la propriété, un concierge veillait aux entrées.

Depuis la transformation de la propriété en hôtel de ville, j'ai eu l'occasion d'y retourner périodiquement. Je trouve l'ensemble très réussi et suis très contente de la seconde vie donnée à ces bâtiments qui étaient devenus difficilement conservables par des particuliers.

J'aime le parc et ses belles allées entretenues et j'ai de très beaux souvenirs des azalées en fleurs.

Monsieur et Mme David Sauzéa ainsi que les générations futures.

T. P.
Témoignage recueilli en janvier 2018

Employée au castel Martouret

En février 1968, j'avais dix-neuf ans, je suis venue avec mon mari qui a trouvé du travail à la câblerie. Mon oncle y était chef. J'habitais au n° 51, avenue Martouret dans l'immeuble du Zanzibar. Il appartenait à mes grands parents Reymond. En locataire, ils avaient Mariani l'imprimeur.

C'est sans doute en septembre 1968 que j'ai été employée par la famille David de Sauzéa pour faire la cuisine la semaine et le ménage à la demande. Je venais à pied de chez mes grands-parents. Madame David de Sauzéa avait, je crois, sept enfants. La semaine il y avait le couple et il y habitait toute l'année. Leurs enfants et petits-enfants venaient pour le week-end. Cela lui faisait du boulot à cette femme. Il fallait les nourrir, les coucher, les occuper. Les enfants avaient une grande salle de jeux dans le castel. Il y avait aussi six ou sept chambres. Quand, il n'y avait plus de place dans la maison, elle les couchait au chalet. Je me souviens du sol en sisal.

Toutes les chambres avaient une salle de bain ! C'était extraordinaire de ce temps là. Moi je n'en avais pas, personne n'en avait. On allait prendre une fois par semaine nos douches aux bains municipaux.

Je faisais le ménage dans toutes les pièces, mais jamais dans le bureau de monsieur David de Sauzéa ; on n'y rentrait pas. Un jour, je suis montée dans le grenier du château. C'était beau, on aurait dit une église ! C'était plein de trucs, de valises, de cartons, de malles, ...

Louise et Pierre Reymond dans les années 1950. Ils cultivaient une parcelle de 5 000 m² jouxtant leur maison.

Je me souviens aussi de la cuisine, un passe-plat y desservait la salle à manger avec son immense table. Ils mangeaient simple. Madame David de Sauzéa me faisait cuire des lentilles et y mettre deux grosses cuillères à soupe de moutarde chaude. Je préparais mais je ne servais pas.

Elle rangeait son linge dans la salle à manger. Elle avait du beau linge blanc et brodé. C'était énorme ! Des fois, j'allais étendre le linge, le long du mur derrière le monument aux morts actuel. Ce n'était pas de la pelouse, c'était du lierre. C'était

comme une forêt, c'était très simple.

Nous traversions parfois le parc avec madame David de Sauzéa pour faire les courses. Nous allions jusqu'au petit portillon qui donnait à côté de l'église. Elle avait un chariot [caddie] *qu'elle garnissait à l'épicerie Hordot (aujourd'hui fleuriste Brossier).*

Nous étions plusieurs à travailler au castel. Il y avait madame Gonon qui était plus vieille que moi, c'était un peu la chef et aussi Conception, une Portugaise. La femme du gardien faisait du ménage et lui le jardin. Des fois, quand j'étais coincée, je venais avec ma fille dans son landau. Madame David ne me disait rien. Elle était gentille et faisait du social. À Noël, le personnel avait toujours un cadeau. Monsieur David de Sauzéa était un homme d'affaires. Il ne nous parlait pas mais nous disait toujours bonjour. Ils étaient très proches du curé.

Au bout de deux ans, ils m'ont trouvé une place chez leur belle-fille.

Monique Fourny
Témoignage recueilli en 2017

1987, salle à manger du castel.

Histoire de Mariana et de « Ma »

1993, Mariana rendant visite à « Ma » à la maison de retraite de la Loire.

J'avais juste quarante ans quand je suis arrivée au château, dans les années 1980, d'abord pour faire les courses et la cuisine deux fois par semaine, puis pour tenir compagnie à madame David de Sauzéa durant sa vieillesse. Je suis rentrée par le biais d'une amie, Marie Lourdes la femme du concierge, pour remplacer madame Faure qui partait à la retraite. Je la croisais à l'église. Je me souviens, quand je suis arrivée, il y avait beaucoup de fleurs car elle avait fêté ses 80 ans. Le matin, je préparais le repas. Je trouvais la cuisine immense avec un plafond très haut. La cuisinière était à l'opposé de l'évier et derrière il y avait le frigo. Ce n'était pas très pratique. Il fallait faire beaucoup de pas mais il y avait un passe plat entre la cuisine et la salle à manger. Je proposais les menus, et madame David de Sauzéa décidait. Souvent, elle rajoutait du monde, alors je m'organisais en faisant des parts plus petites. Elle m'indiquait lesquels de ces enfants venait manger en me disant par exemple « monsieur et madame Rambert seront là ». Cela me semblait étrange. Par contre, ses petits-enfants l'appelaient « Ma », peut-être parce qu'elle s'appelait Marguerite-Marie dite Marinette.

Je me souviens, elle parlait bien anglais car elle avait été élevée avec des nounous anglaises. C'était une très grande dame, elle s'entourait de gens de son rang, cependant, elle se mettait à la portée du plus petit. Elle s'occupait de la Croix rouge, de la maison de retraite de La Charité à Saint-Étienne. Nous nous entendions bien. Elle avait du caractère et moi aussi. Je crois qu'elle l'appréciait, ainsi que ma droiture.

Au castel, j'ai connu Marie Conception qui faisait le ménage et le repassage. La concierge ne travaillait pas au château c'est son mari qui entretenait le parc à la raclette (pioche plate). La mère de monsieur Achard y a été cuisinière. Le château était chauffé au mazout. Les veilles des fêtes de Noël, on avait toute l'argenterie à frotter.

Les après-midis nous passions du temps ensemble, je la coiffais, nous discutions et nous chantions ou encore nous nous prome-

nions dans le parc. Quand je suis arrivée, la propriété était vendue. Le Théâtre du parc était en construction et quand elle voyait ce bâtiment moderne elle disait : « oh c'est vilain comme le diable, si mes parents revenaient ! Puis elle rajoutait « je l'ai vendue pour mes enfants ». Elle gardait la jouissance de la maison à condition qu'elle ne s'absente pas plus de trois mois consécutifs. Sa santé ne lui permettant plus de rester seule, elle vécut quelques temps chez son fils puis sa fille pour terminer son existence en maison de retraite en 1999. Se séparer de la maison familiale a été très difficile car elle appartenait au patrimoine familial depuis deux cents ans.

Je garde de très bons souvenirs du Castel Martouret, de la famille David de Sauzéa et de madame David de Sauzéa, dont je suis restée proche jusqu'à sa disparition.

Mariana
Témoignage recueilli en 2017

Le castel raccordé à l'eau de la ville

Il y a un puits au pied de la tour du château sur laquelle était fixée une pompe manuelle pour les besoins d'eau des massifs de fleurs. Une pompe électrique, dans le sous-sol, refoulait l'eau du puits dans une citerne située dans la partie la plus haute de la tour. De cette cuve repartait une tuyauterie desservant les différents points de puisage. Ce système présentait quelques inconvénients tels que le débordement accidentel ou une fuite sur le réservoir sans négliger le poids important sur le plancher.
Dans les années 1958-1959, monsieur David de Sauzéa entreprit des travaux d'aménagement du château pour y résider de manière continue. Un raccordement au réseau d'eau potable de la ville fut effectué. La cuve n'ayant plus d'utilité, il a été demandé à l'entreprise de plomberie Delorme de la supprimer. Le réservoir avait été construit in situ et nous l'avons donc découpé sur place au chalumeau découpeur. Le manque de ventilation rendait le travail désagréable car l'acier galvanisé dégage, à la température de découpe, des vapeurs forts gênantes pour la respiration.
À l'époque, le débit et la pression du réseau communal n'étaient pas toujours fiables et pour assurer un certain confort nous avons installé un groupe sous pression dans le sous-sol du château. L'eau était pompée dans le réseau public et injectée dans un réservoir fermé de 300 litres environ. L'air contenu dans ce réservoir était comprimé et on pouvait ainsi avoir de l'eau à pression et débit relativement stable.
Une nouvelle station de pompage, un nouveau château d'eau et un réseau entièrement rénové assurent actuellement une distribution permanente et de qualité.

J.-M. A., Témoignage écrit en 2017

Mes voisins, mes clients

Quand on est arrivé en 1966, Andrézieux était une ville bourgeoise avec beaucoup de maisons bourgeoises. Le week-end, leurs propriétaires venaient souvent de Saint-Étienne. Je me souviens de Madame David de Sauzéa, fille Martouret. Elle habitait le Castel Martouret et venait régulièrement se servir dans ma boucherie située quasiment en face de l'église. Elle commandait beaucoup, surtout quand ses enfants venaient le week-end. Elle était très agréable, très gentille, pas fière du tout. Monsieur David de Sauzéa était plus distant. Monsieur David de Sauzéa, c'était monsieur David de Sauzéa. J'ai bien connu aussi Jean Liogier. Comme moi, il venait de Haute-Loire. Il avait une ferme à Beauzac puis il a pris une ferme à la Ferrière à Saint-Just-Saint-Rambert. Quand je l'ai connu, il était en retraite et logeait dans une maison près de l'église qui appartenait à la famille Martouret. Il passait régulièrement au labo. Il s'occupait en entretenant les allées du castel et piochait vers l'église. Madame David proposait à mes enfants quand ils étaient tout petits, tout mômes, de venir dans le parc. Le « pépé Liogier » était là, il les surveillait en somme. La famille David de Sauzéa était pieuse et venait régulièrement aux offices.

1966, « Kiki » Jourda posant devant des chevreaux.

À cette époque c'était le curé Schultz. Le mardi, le jour du marché, il se mettait au coin, là où il y a l'agence Éovi (avant : ancien coiffeur), et il serrait la main à tous les paroissiens qu'ils viennent ou pas à l'église. En prenant ma boucherie sur Andrézieux, j'ai découvert la coutume du panier du curé. Les gens y versaient une somme en francs. Je tenais les comptes sur un cahier. Le père curé pouvait faire ses achats, peut-être qu'il y avait le panier du curé dans d'autres commerces.

Au bout de trente ans de métier, j'ai vendu mon commerce à Gilbert Badoil, un de mes ouvriers.

Xavier Jourda
Témoignage
recueilli en 2017

Xavier Jourda (24 ans) et son épouse Monique (20 ans) devant leur boucherie-charcuterie, n° 7 rue Aristide Briand en 1966.

LE CURÉ SCHULTZ
1889-1988

Photo extraite du livre de Marie-Louise Robin, *Andrézieux-Bouthéon*.

Souvenir ... Souvenir.

Dans les années 1956/1957 beaucoup de jeunes français ont été rappelés pour rejoindre l'Algérie, après leur service militaire. Ce fut le cas pour notre Vicaire d'Andrezieux l'abbé FAURE.

C'est alors que, Monsieur le Curé SCHULTZ m'a demandé d'assurer le Catéchisme aux enfants de 7/10 ans, ainsi que le patronage du Jeudi.

Je ne pouvais lui refuser, je venais de terminer mes études et je me trouvais disponible.

Il me connaissait bien ... puisqu'il m'avait baptisée, fait faire ma Communion, ma renouvellation ... m'avait Marrée ....

Petite précision, pour le patronage, mon amie AIMEE, m'a beaucoup aidée dans cette tâche.

Ce fut un moment très enrichissant.

MP

Novembre 2017

Témoignage manuscrit sous anonymat de M.C.P.

Le Mot de M. le Curé

Mes chers Paroissiens,

Les premières entrevues d'un nouveau curé avec ses paroissiens sont nécessairement sommaires et rapides. Il me faudra bien du temps pour vous connaître tous et visiter vos familles. Je prévois que ces premiers mois seront bien remplis par des préoccupations de tout ordre et qu'il ne me sera pas possible de hâter comme je le voudrais la visite de la paroisse. Du moins je désire n'oublier personne et entretenir avec tous d'amicales relations. Vous voudrez bien m'excuser si je suis obligé de vous faire attendre et croire que je n'ai établi, pour ces visites, aucun ordre préalable, sinon celui de la plus grande facilité...

Avec le mois de novembre et la liturgie de l'Eglise, nous allons rappeler dans nos âmes le souvenir de nos défunts, de ceux qui nous ont précédés et qui ont déjà rendu leurs comptes à la justice divine. Nous savons que ces défunts ont accompli leur tâche ici bas, qu'ils ne peuvent plus rien y ajouter et que l'équilibre de leurs mérites et de leurs dettes ne dépend plus d'eux, mais uniquement de nous. Ce sont nos actes méritoires et nos prières ferventes qui peuvent le mieux servir de monnaie d'échange pour les âmes du purgatoire. Voilà pourquoi les fêtes de novembre sont pour les fidèles une occasion de plus grande ferveur et une raison de s'approcher des sacrements.

A trois mois de l'accident tragique qui a tant éprouvé la paroisse d'Andrézieux, nous aurons à cœur de prier avec plus d'instances encore pour ces âmes qui nous touchent de si près.

J'imagine que l'abbé Marmillot venait de mettre sous la protection de Sainte Thérèse de Lisieux sa paroisse et son ministère. Et dans l'ardeur de son âme sacerdotale il s'était offert tout entier, à l'exemple de la petite sainte qui excellait à faire du sacrifice un apostolat pour la conversion des âmes. Il y a plus qu'on ne croit dans le monde de ces âmes toujours prêtes au sacrifice, mais au sacrifice voulu par la Providence, et non au petit sacrifice choisi, délimité et dont les risques sont pour ainsi dire explorés. Elles redisent dans leur acte d'offrande la parole même du Rédempteur : " Que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! " C'est l'histoire de sainte Thérèse de Lisieux, celle de bien des malades incurables, celle d'un prêtre qui s'offre avec sa paroisse, qui se dépense pour les âmes, qui ne vit que pour elles et qui disparaît subitement dans un accident.

Le monde ne comprend pas, parce qu'il ne peut pas comprendre. Et cependant la régénération des âmes ne peut se faire que par le sacrifice généreux : celui du Sauveur, source de tous les mérites surnaturels, et celui des âmes prédestinées qui ont su l'accepter d'avance, l'unir à celui du Maître et l'offrir généreusement.

Je suis persuadé que mon ministère parmi vous sera puissamment aidé par l'intervention surnaturelle des prêtres qui m'ont précédé dans la direction de cette paroisse. Je n'ai pas besoin de vous dire une fois encore que je compte sur tous les dévouements et sur toutes les bonnes volontés. Je sais que j'y puis compter. Aussi c'est avec une confiance sans mélange que je viens me mettre à l'œuvre.

P. SCHULTZ.

Le curé Schultz, ce n'était pas de la rigolade !

Je me suis marié dans cette maison (Casa). Mon mariage était le premier de l'année 1963. Le maire de l'époque monsieur Desgranges mariait le premier et le dernier mariage de l'année. Il était assisté de son secrétaire, monsieur Tardy, qui habitait sur place et qui avait son jardin dans le clos en face du petit parc (emplacement du Forum, l'école maternelle de la Paix).

Le curé Schultz m'a fait faire ma communion en 1952. Ce n'était pas de la rigolade. L'instituteur n'aimait pas cette période parce qu'on n'allait pas à l'école de la semaine pour faire notre retraite[1]*. On fumait notre première cigarette en allant à pied à la chapelle de Bonson le lendemain de la communion. Le curé était très littéraire et avait une très belle bibliothèque dans sa salle à manger. Il avait un abbé et deux enfants de chœur pour les célébrations. Pendant les offices, il était très strict, il ne fallait pas arriver en retard à la messe. On allait au patronage dirigé par l'abbé. Le curé assurait les confessions.*

S. A.
Témoignage recueilli en 2017

1. Retraite : temps de réflexion et de méditation

Petite anecdote

Le curé Schultz se promenait très régulièrement dans les rues, près de l'église, à la rencontre des gens, des enfants. Ce grand homme, toujours en soutane noire était impressionnant, et c'est là qu'il demandait aux enfants : « Alors, je t'en donne[2] *combien aujourd'hui ? » ; il voulait mesurer notre sagesse.*

Vu qu'avec mes copines, filles de commerçants nous habitions près de l'église, nous le rencontrions très souvent.

Bernadette Cominotti Ponson
Témoignage recueilli en septembre 2017

2. Simulation de claques.

Page ci-contre extraite de la revue locale et paroissiale *Chez nous,* novembre 1937.
Monsieur le curé Schultz présente sa prise de fonction suite à la disparition de l'abbé Marmillot dans un accident de train en se rendant à un pélerinage.

La musique... mais c'est une prière !

Le curé Schultz a été curé à Andrézieux avant la guerre, période où il a été mobilisé jusque dans les années 1940. C'était un grand monsieur, très érudit qui aimait cultiver les fleurs de son jardin. Il était proche de ses paroissiens qu'il n'aimait pas solliciter même lors du denier du culte car il se contentait de peu.

C'était aussi un artiste, très bon musicien qui aimait jouer et composer sur son harmonium. À l'âge de douze ans, c'est lui qui m'a formée pour être organiste de la paroisse. En vous parlant de lui, il me revient en mémoire plein d'anecdotes notamment celle d'une messe de minuit où il avait fait appel, avec un air coquin, à mon « imagination » pour jouer des airs de Noël qui accompagneraient le moment de la communion. Un peu piqué au vif par son esprit taquin, j'ai eu l'idée de faire de ces airs un pot-pourri. Certains fidèles en ont été surpris jusqu'à en être étonnés par le fait que je commençais les morceaux sans jamais les finir alors que le père Schultz avait apprécié tout en restant discret n'ayant pas l'habitude des compliments.

Il est l'instigateur des messes jouées pour embellir les cérémonies (messes solennelles, de mariage, etc.) Il appréciait beaucoup les prestations de la symphonie du Paris-Lyon-Méditerranée invitée par le docteur Lacoste qui jouait la messe du dimanche de la vogue. Il goûtait la musique tant religieuse que profane avec ferveur au point de nous dire : « La musique... mais c'est une prière ! ». Il a su développer en moi la passion de la musique.*

Après quelques années, il s'est retiré pour sa retraite à Vernaison dans la maison des Pères, mais pendant les vacances de son remplaçant il revenait, ce qui lui permettait de garder contact avec ses chers Andréziens qu'il appréciait tout comme les abbés qui l'ont accompagné. Il est décédé alors qu'il allait atteindre ses cent ans.

Voilà en quelques mots le souvenir encore vivant que je garde de lui.

Odette Clavier
Témoignage recueilli en 2017

* Ancienne compagnie privée des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (PLM).

Au revoir monsieur le curé !

La famille Robin (mon père, ma mère et mes deux frères) allait tous les dimanches à la messe. On se mettait dans la travée à droite, pas loin de la petite porte et nous, les enfants, dans le confessionnal pour ne pas donner la piécette à la chaisière. Nous pouvions ainsi y « faire les fous » car la messe en latin, on n'y comprenait rien !*

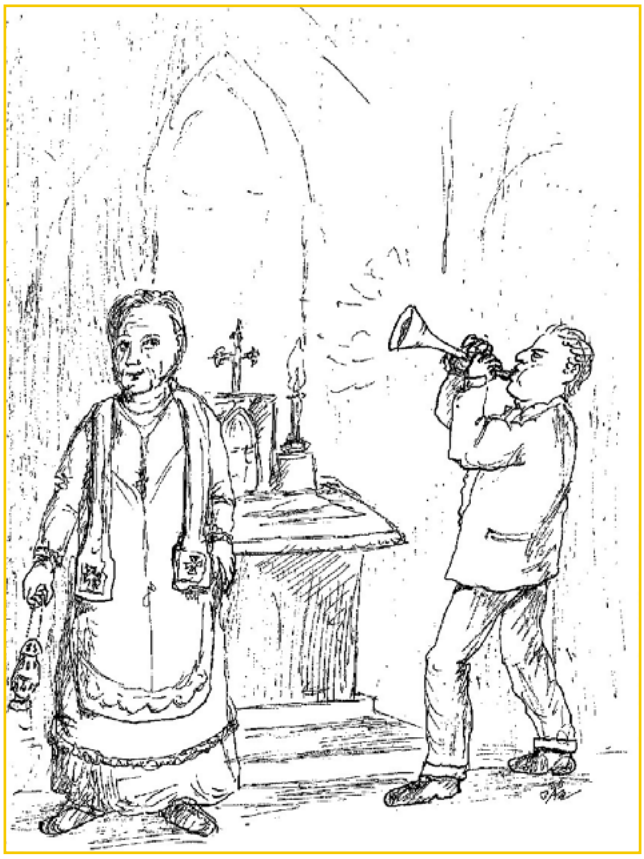
Mais un dimanche, à la place du vieil harmonium, il y aurait un musicien ! Hé oui le vieux curé, le père Schultz allait partir !

Aussi, le docteur Lacoste avait demandé à un trompettiste d'accompagner l'office religieux. Ce jour là, on était parti plus tôt pour être dans la nef, pour mieux voir. La messe se déroula au son de la trompette. Pour moi, je me souviens qu'elle brillait comme de l'or. L'église était pleine et le docteur Lacoste était au premier rang. Tout le monde alla serrer la main de monsieur le curé Schultz à la sortie de la messe. Certaines vieilles dames piaillaient dehors et se plaignaient que le musicien jouait « trop fort » !

Ah ! On était loin encore des messes avec des negro-spirituals !

Alain Robin
Témoignage écrit en 2017

* Chaisière : personne qui perçoit le prix de la location de chaises dans un lieu public : jardin, église



Dessin réalisé par Alain Robin.

L'auto-école de Nicolas

Je suis né à Saint-Étienne. Mes parents s'appelaient Athanase et ma mère Amélie. Je suis d'origine grecque. Mes parents sont venus après la guerre en 1920. Ils ont travaillé dans les mines à Saint-Étienne. Mon père est décédé d'un accident en 1939 au puits de la Béraudière. J'avais neuf ans et mon frère six. Ma mère est allée travailler à la mine. Elle était clapeuse, elle triait le charbon.

J'ai connu ma femme bien avant la guerre à Saint-Étienne. En effet, mes parents fréquentaient madame et monsieur Tatsi qui étaient grecs et je jouais avec leur fille. Nous avions cinq ou six ans quand nous nous sommes quittés. Je l'avais perdue de vue, je n'avais aucune nouvelle. Je me souviens que ma belle-mère faisait de bons gâteaux. Après la guerre, j'ai décidé de la retrouver. J'ai donc « tourné » en vélo et j'ai beaucoup « tourné ». Je savais qu'elle avait hérité en 1939 de la maison de son père François Meyrieux qui l'habitait depuis 1875. Comme elle se trouvait à la limite des communes d'Andrézieux, Saint-Just, la Fouillouse, le grand-père devait aller voir les maires des trois communes qui, n'étant pas riches, devaient se mettre d'accord pour coordonner les travaux des chemins communs. À cette époque-là, le grand-père avait investi dans des terrains à la Renardière, après le passage à niveau. J'ai réussi à retrouver ma belle mère Marthe et j'ai pu fréquenter sa fille, apprendre à la connaître.

Publicité de l'auto-école Nicolas.

Nous nous sommes mariés en 1953 à la Ricamarie et nous sommes venus habiter Andrézieux. À cette époque-là, après la guerre, nous avions des difficultés pour trouver des appartements. Nous nous sommes installés à côté de la maison de ma belle-mère, dans une maisonnette. Mon beau-père étant décédé d'un accident de travail « aux Poteaux » en 1946, ma belle-mère était restée seule dans cette fermette avec cinq enfants. Elle a été bien éprouvée ! L'un de ses fils, accusé de sabotage avait été déporté pendant la guerre en Allemagne à Auschwitz. À son retour il faisait 36 kg. À l'époque, il n'y avait pas les allocations familiales. Elle a beaucoup travaillé. Elle arrivait

même à piocher sa vigne car on avait une petite vigne. On arrivait à faire quatre à cinq cents litres de vin par an. Elle a toujours existé cette vigne ! Après 1962 on ne pouvait plus s'en occuper mais il y avait tout le matériel, le pressoir, la cuve, etc.

Nous avons aménagé la maisonnette d'une chambre et d'une petite cuisine. Nous avons vécu ici pendant plusieurs années. À l'époque, il n'y avait ni eau ni électricité et nous allions aux bains douches de la municipalité. La maisonnette était isolée. Faire venir l'eau d'Andrézieux c'était trop loin et ça coûtait trop cher. On tirait l'eau du puits avec un seau et une pompe. Au début, on s'éclairait avec une lampe à pétrole puis avec une lampe à carbure. Comme j'étais bricoleur, j'avais trouvé le système : j'avais fait un éclairage au gaz avec une bouteille. Nous avons eu l'électricité très tard en 1962 à la construction de notre maison. À l'époque, je travaillais chez les transports Gaty en tant que chauffeur mécanicien et ma femme comme tisseuse chez monsieur Revollon, une usine à côté de chez Dallière. J'ai fait également du transport scolaire.

1968 - Aux Jeux Olympiques : les chauffeurs réquisitionnés ; Nicolas deuxième à droite. 2018, cinquantenaire des jeux de Grenoble.

En février 1968, j'ai été sélectionné par mon entreprise pour les jeux olympiques de Grenoble. J'étais chargé de véhiculer sur les lieux de rencontre le directeur général des transports et autres personnalités comme le maire de Grenoble Hubert Dubedout ou le colonel Crespin (Délégué général à la préparation olympique). Cela a duré un mois. Nous avions plusieurs véhicules, ceux de nos sociétés de Saint-Étienne ainsi que d'autres sociétés dans toute la France. C'était un immense parc de véhicules.

Juste avant les évènements, j'avais passé mes diplômes de moniteur d'auto-école. En avril 1968, j'ai créé une auto-école, rue de la Fontchalon que j'ai tenue pendant vingt ans. C'était « l'auto-école Nicolas » et j'avais des Simca 1000.

J'avais gardé mon emploi pendant deux, trois mois en attendant de passer

Photo noir et blanc, vers 1985, *Marius Meyrieux, mon oncle devant mon auto-école.* Photo couleur, 2016, Nicolas devant le bâtiment actuel de son ancienne auto-école.

mes examens et je ne savais pas si ça allait marcher ! Je travaillais de six heures du matin à deux heures de l'après-midi. Je mangeais un sandwich et à deux heures des gens m'attendaient devant le garage. Ils montaient dans la voiture et je continuais jusqu'à huit heures ou dix heures du soir. Il ne fallait pas compter ses heures, on perdait du temps, il fallait discuter avec les élèves, les ramener chez eux. J'avais beaucoup de personnes étrangères et c'était difficile, à l'époque, pour leur faire comprendre le français. C'était incroyable, toutes les nationalités que j'avais : Tunisiens, Marocains, Turcs, Italiens, Portugais ! On prenait un interprète pour le code mais pour la conduite, ils faisaient voir ce qu'ils savaient faire, comme les autres ! Pendant 20 ans, j'étais bien apprécié par mes élèves. Je n'ai jamais eu de réclamation. Il y avait deux autres auto-écoles : celle de monsieur Tournebize et de madame Fraisse. De mon auto-école, il reste un bâtiment aménagé en cabane de jardin. À la fin de ma carrière, j'ai pris un ouvrier et comme il était sérieux, je lui ai laissé l'affaire. Je suis retourné quelques années chez Gaty avant de prendre ma retraite en 1990.

Andrézieux-Bouthéon a beaucoup changé. Autrefois, la Chapelle n'existait pas ! Il y avait juste les « poteaux ». Il y avait des chevaux et des vaches. Bouthéon a changé à 100 %. La commune a embelli surtout avec le château, c'était monsieur Grousset qui était le propriétaire.

Depuis 1953, c'est le jour et la nuit au vu des industries qui se sont montées.

Entre le boulevard Fourneyron et la rue

25 juillet 1953, « mon mariage devant la maison familiale construite par François Meyrieux à la Renardière ».

Denis Papin, c'est un triangle avec au moins huit ou dix entreprises dont celle de monsieur Genevrier. Ma maison est la seule maison qui soit restée dans la zone industrielle.

La maison de mes beaux-parents a été réquisitionnée pour la construction de la nationale 498 qui rejoint Saint-Marcellin et il ne reste qu'un hangar. Le puits n'existe plus.

Je vais en Grèce toutes les années mais avec de plus en plus de difficultés à cause de mon âge. J'ai une petite maison à Corfou. Le poisson y est cher. J'ai visité au bord de la mer une société française qui fait venir des daurades en France. Je les ai retrouvées au stand de Leclerc à 8 €/kg alors qu'en Grèce ils les vendaient 10 €.

Je me souviens du jumelage que monsieur Mazoyer tenait à faire avec Corfou. Nous l'avons préparé pendant deux ans. Les évènements de Yougoslavie nous en ont empêchés. J'ai encore tout le dossier en Grèce. J'avais contacté le maire de Corfou et lui avait pris des rendez-vous pour visiter quelques usines. Sur les cinq enfants de ma belle-mère, il ne reste plus que ma femme et sa sœur madame Berthet qui habite à Bouthéon. L'oncle de ma femme, monsieur Marius Meyrieux était pompier à Andrézieux.

Nous profitons de notre retraite et suivons les évènements de la commune.

Nicolas
Témoignage recueilli en 2016

Raymond, enseignant à Andrézieux

Eh bien, j'ai pris mon poste à l'école primaire publique d'Andrézieux, juste six mois après le départ de Paul Raymond, en janvier 1967, à la fin de mon service militaire terminé en décembre 1966 ! J'ai dû trouver un petit logement à Bouthéon, car les appartements du Clos Midroit réservés aux instituteurs ne s'octroyaient qu'aux couples et j'étais encore célibataire. J'ai donc habité Bouthéon pendant environ deux ans jusqu'à mon mariage.

Ma première classe a été une classe préparatoire, à l'école de garçons, avec trente-quatre élèves. Monsieur Chapon en assurait la direction, en même temps que celle du collège. Mes collègues étaient tous masculins : messieurs Ferréol, Voutat, Roux, Laniel.

Par rapport aux débuts de la carrière de Paul, il y avait à peu près le même nombre de classes, quatre à cinq pour les garçons et la même chose pour les filles. Par contre, la disposition des lieux, à mon arrivée, avait évoluée. La classe de monsieur Roux a été externalisée pendant une année à la mairie (aujourd'hui Creuset actif de solidarité inter-âges — Casa). Les écoles primaires filles et garçons étaient de part et d'autre de la cour actuelle, dans des nouveaux bâtiments. L'école de filles se trouvait côté boulevard Pasteur, l'école de garçons en face côté est. Pour matérialiser la cour respective de chacun, il y avait un trait jaune symbolique, appelé ligne jaune ! Les toilettes aussi étaient séparées mais petit détail amusant, les filles, pour se rendre aux toilettes qui leur étaient réservées, devaient franchir la ligne jaune ! Je dois dire que les enfants respectaient bien cette séparation symbolique et que très peu de rappels à l'ordre étaient nécessaires.

Une remarque au passage : il n'y avait que des maîtres à l'école de garçons et que des maîtresses à l'école de filles. J'avoue, que côté messieurs, nous étions plus « cools » quant à la surveillance de nos élèves qui tentaient de franchir la ligne interdite pendant leur récréation, alors que ces dames étaient plus sévères avec « leurs filles » ! À cette période, la directrice de l'école de filles était madame Pélardy, mesdames Chapon, Philippon, Limousin, Roux, mademoiselle Aumeunier (qui deviendra par la suite madame Goutaland) étaient ses adjointes.

La deuxième année, j'ai eu un cours double (Cours moyen 1 et 2 — CM1 et CM2) avec un effectif de dix-huit élèves. Ce fut une classe super dont je garde un excellent souvenir. On nous avait installés au rez-de-chaussée de la petite école maternelle (école enfantine) à l'arrière du collège. Dans cette petite salle de classe, appelée « petite classe bleue » il fallait remplir le poêle à mazout, et en supporter l'odeur, remplir les encriers souvent évaporés, mais elle nous permettait d'admirer un si joli petit rouge-gorge ! Je me souviens aussi d'un petit écureuil pour lequel les enfants dispersaient des miettes et des noix sur le rebord de la fenêtre. Un matin, en arrivant, alors que la dame du ménage avait laissé ouverte la fenêtre pour

pendant trente années...

1982-1983, classe de CM1 avec leur instituteur.

aérer la salle de classe avant notre arrivée, j'ai découvert l'écureuil sur mon bureau, en train de grignoter les noisettes restées dans une petite corbeille.

Ensuite, j'ai réintégré le bâtiment scolaire principal où je suis resté trente années, de 1968 à 1998. Mais pour moi, chaque année fut différente puisque chaque rentrée scolaire renouvelait mes élèves.

Un peu plus tard, c'est monsieur Thevenon qui est devenu à la fois directeur du collège et de l'école de garçons. Après madame Pélardy, c'est madame Chapon qui a été nommée directrice de l'école de filles, puis ensuite ce fut madame Thevenon.

La mixité s'est mise en place après mai 1968, l'année suivante je crois, ou en 1970. À ce moment là, monsieur Brayet a été nommé directeur de l'école primaire mixte Pasteur. Pour ma part, je n'ai pas vécu sur place les évènements de mai 1968 car j'avais dû être hospitalisé pour des coliques néphrétiques.

Parmi les nombreuses réformes, parfois accommodées pour le bien des élèves, il y a eu celle de l'interdiction des devoirs écrits à la maison. Par équité pour les enfants dont le travail scolaire n'était pas appuyé ou suivi par les parents, j'ai toujours donné quelques exercices afin de les inciter à revoir le travail de la journée.

Des années 1970 à 1990, le « Sou des Écoles » comptait des adhérents dynamiques et des kermesses importantes étaient organisées en fin d'année scolaire dans la cour de l'école. Mais sur les dernières années, cela s'est estompé, je pense à cause des nombreuses activités extérieures pratiquées par les enfants et les parents. Chaque fin d'année scolaire, il y avait le « fameux voyage » que tous les élèves attendaient avec beaucoup d'impatience.

J'ai commencé ma carrière comme instituteur et je l'ai terminée comme professeur des écoles ! Ce changement d'appellation émanait du souhait de revaloriser le métier, tout en procédant à quelques modifications sur l'âge de départ à la retraite, sur l'incorporation dans le salaire mensuel de l'indemnité logement par exemple. Pour ma part, j'ai toujours préféré le terme d'instituteur, à mes yeux il a gardé toutes ses valeurs, et d'ailleurs lorsque je décline ma profession, je dis toujours instituteur.

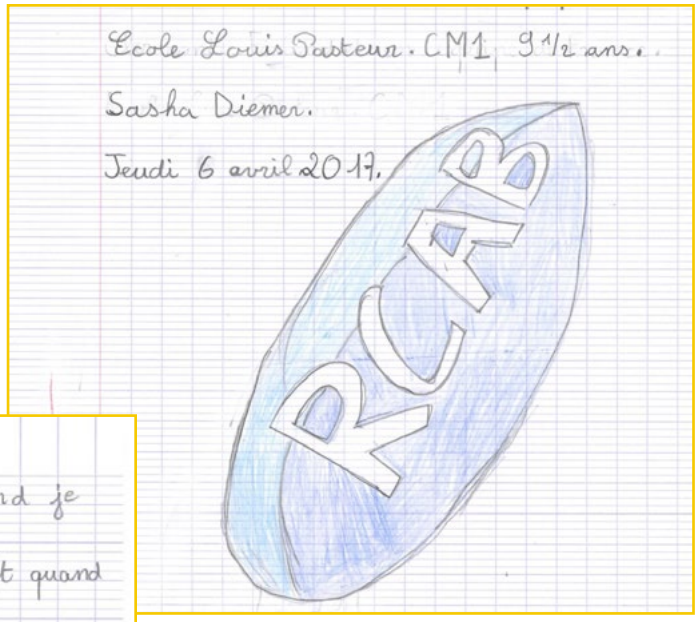
Etre instituteur apportait la reconnaissance d'un métier valorisant, la reconnaissance de la transmission du savoir, et cette reconnaissance était particulièrement palpable d'ailleurs chez les enfants d'origines étrangères. Souvenir émouvant d'une petite élève vietnamienne qui, en deux ans de français, avait pu passer directement du CM1 (où elle était première de la classe) en 6ème au collège, anecdote non moins émouvante, d'un petit élève portugais à qui j'avais confié, lors d'un concert, la présentation des différents morceaux. Cette animation musicale avait été organisée par le Sou des écoles et s'était déroulée dans les locaux de l'actuel Espace Pasteur, avec la participation de l'harmonie de Saint Galmier. À la fin du concert, le papa de cet élève était venu me trouver, la larme à l'œil, très ému et très fier de l'intervention de son fils.

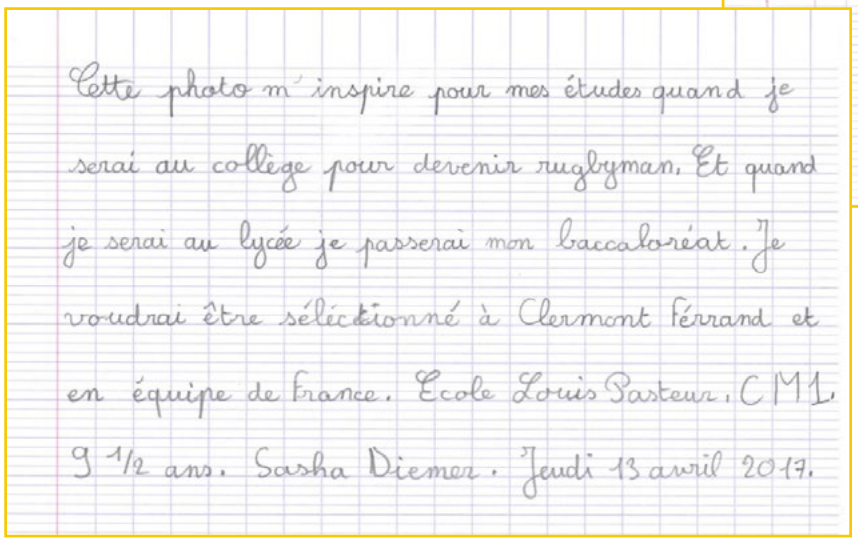
Sur l'ensemble de ma carrière, j'ai compté environ neuf cent trente élèves. J'ai eu ou j'ai encore l'occasion d'en rencontrer beaucoup qui me saluent, seuls deux élèves m'ignorent lorsque nous nous croisons.

J'ai beaucoup, beaucoup aimé ce métier, mais à mon départ à la retraite, j'ai « tourné la page » et je m'implique depuis dans une importante activité musicale à laquelle je consacre trois à quatre jours par semaine.

Pour terminer, j'aimerais évoquer le nom d'autres collègues croisés au cours de ma longue carrière andrézienne, et avec lesquels j'ai travaillé avec beaucoup de plaisir : mesdames Parisse, Deville, Lasseigne, mademoiselle Berne, messieurs Teyssier, Forestier, Farre, Fernandes.

Raymond L.
Témoignage recueilli en 2011




Cette photo m'inspire pour mes études quand je serai au collège pour devenir rugbyman. Et quand je serai au lycée je passerai mon baccalaréat. Je voudrai être sélectionné à Clermont Férrand et en équipe de France. Ecole Louis Pasteur. CM1. 9 1/2 ans. Sasha Diemer. Jeudi 13 avril 2017.

Évocations d'Andrézieux-Bouthéon par des élèves de CM1 de l'école Pasteur.

Mémoires de résidents de l'É.H.P.A.D.* Les Terrasses

J'ai habité peu de temps à Andrézieux où mon mari avait une entreprise de ferraille. Notre dépôt était près de la piscine dans les prés. Mes beaux-parents étaient ferrailleurs. Mon beau-père m'aimait beaucoup. Il disait : « Voilà mon rayon de soleil ! ».

J'habitais en face de la police municipale. Je m'occupais de mes enfants, un garçon et une fille. Mes enfants habitent ici à Andrézieux-Bouthéon. Je faisais mes courses au village et j'aimais bien les petits commerces de Bouthéon.

Gisèle Magnin
Témoignage recueilli en 2017

Avant, j'habitais Saint-Chamond. J'ai travaillé en usine et lorsque je suis venue à Andrézieux, je suis entrée à Marcel Sicre pour m'occuper des personnes âgées en travail de nuit. Maintenant, j'y suis en résidence. J'ai vécu place Jean Simand où j'ai de beaux souvenirs. On a eu quatre enfants dont une fille.

Bagia Canzano
Témoignage recueilli en 2017

* L'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes Les Terrasses en 2018.

Souvenirs d'enfance de la rue Jean Vende

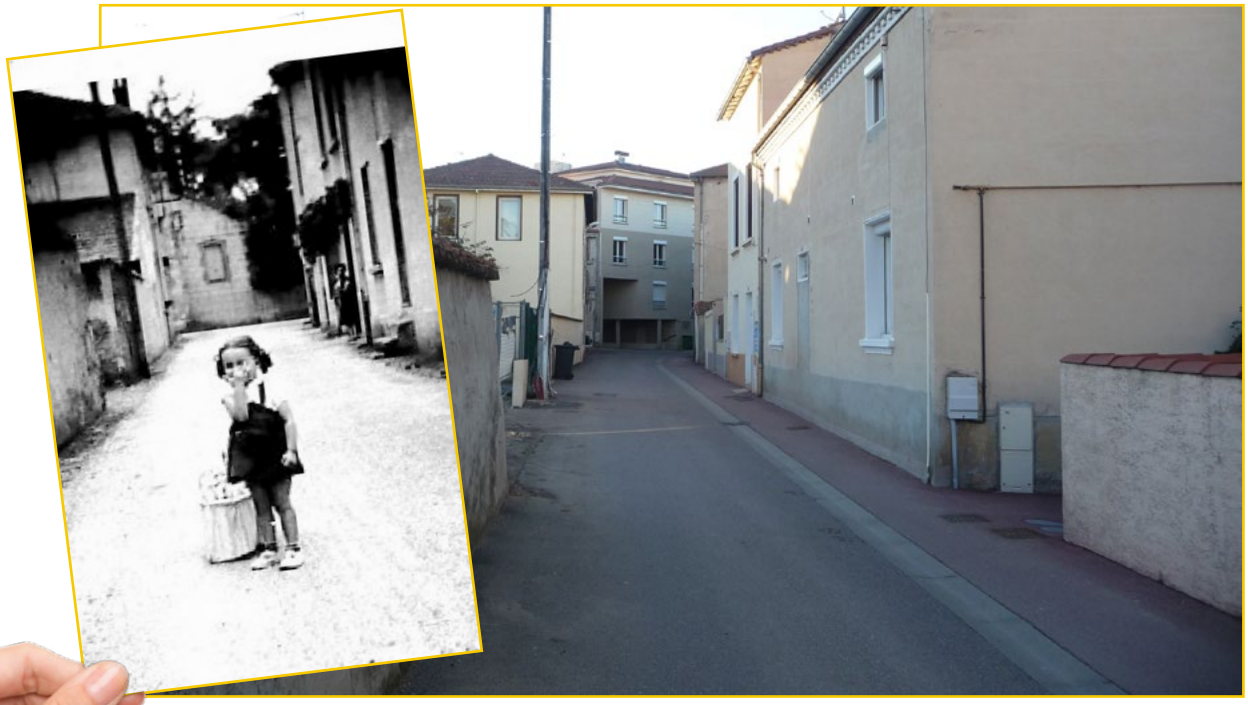
À l'époque, la rue était à double sens. Je me souviens du père Didier un grand monsieur autoritaire. Sa ferme était dans la cour, il avait deux chevaux. On disait la ferme mais ce n'était pas une ferme. Il cultivait dans les Chambons de l'avoine et du blé. Pour la Toussaint, il montait des chrysanthèmes au cimetière sur la plateforme de sa charrette. J'habitais à côté, 3 rue Jean Vende, j'étais la « petite » du quartier.

Brigitte, la « petite du quartier » avec Mme Didier.

Je me souviens de madame Didier, une femme super gentille. J'allais y goûter. Plus loin dans la rue, le père Grataloup avec son cheval et son tombereau ramassait les poubelles et jetait des gravillons dans la ville les jours de neige. En face de chez moi, les Jacob avait une petite usine de modelage. Il faisait des moules. À côté habitaient monsieur et madame Faure qui vendaient des casseroles sur le marché, c'était un bric-à-brac. Puis plus loin, madame Breton toujours coquette et toujours en vélo. Maman était couturière, elle habillait tout le monde dans la rue !

Sur la rue Bonis, je me souviens de Totor et Nénette Noguera le frère et la sœur, des figures d'Andrézieux. Ils étaient primeurs. Ils avaient deux caniches un beige et un noir.

Brigitte Arthaud
Témoignage recueilli en 2017



Montage photographique, Brigitte dans la rue Jean Vende en 1955, sur fond de la rue aujourd'hui.

LE TRIANGLE VENDE
Première partie : la « rive » droite

Il y avait...

Rue Émile Reymond *il y avait « la petite mercière « mademoiselle Bruyas ». Elle logeait dans la maison Baleydier. À côté, il y avait le cinéma Star et à l'angle, la boucherie Chanavat (aujourd'hui AIMV).*

Rue Jean Vende *il y avait la boulangerie Pangaud puis Touchard, aujourd'hui Le Dandy Chic, ensuite mademoiselle Jeanne Lafuma qui donnait des cours de piano. (aujourd'hui Institut de beauté Inaé). Elle les donnait, l'hiver, rue Jean Vende et l'été, dans la maison, rue de la Chaux. À côté, il y avait la ferme du père Didier et monsieur Grataloup qui ramassait les poubelles avec son cheval, dans son tombereau.*

Rue Bonis, *en face de la quincaillerie Combe, le coiffeur Ravachol faisait repousser les cheveux. Sa lotion avait du succès. Il n'y avait plus un chauve sur la ville !*

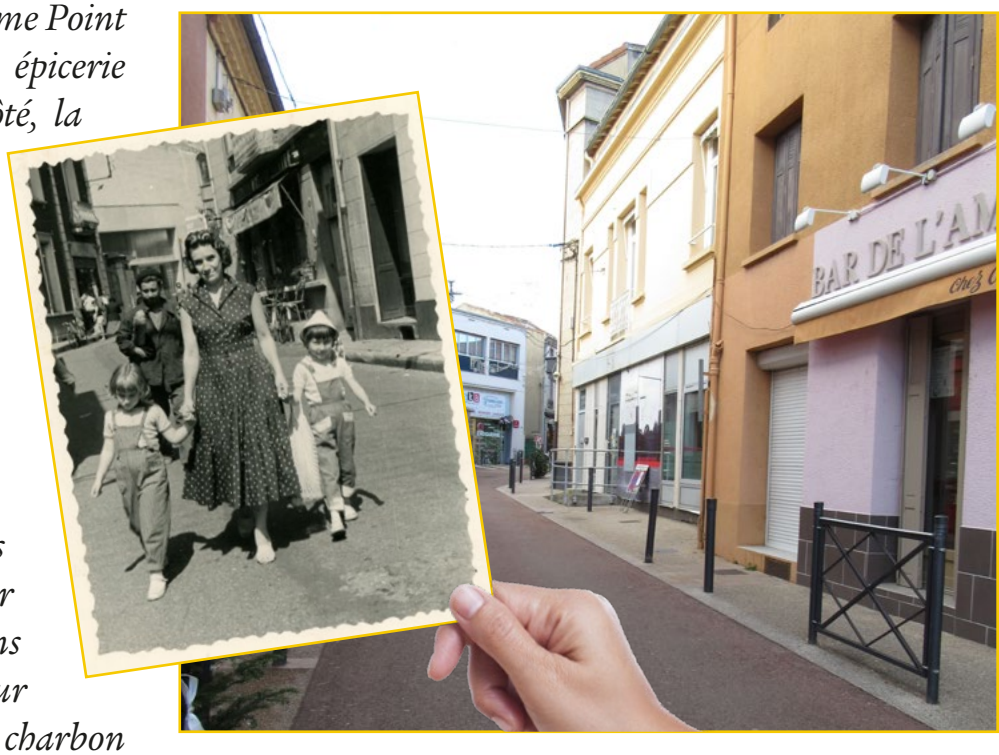
Sur le même trottoir, madame Point et ses enfants tenaient une épicerie journaux, buvette, café, à côté, la droguerie Machado puis l'électricien Bonis (disques vinyles et électrophones) à côté de Bonis plâtrier. L'impasse, avec le cordonnier Monicat et au fond la ferme Giron. Sur le trottoir d'en face en remontant, il y avait le boucher Convers, les meubles Brun et le Zanzibar chez madame Capelli. Dans la cour derrière, monsieur Bachelard, le marchand de charbon puis monsieur Bar le coiffeur pour hommes, la COOP, Nénette et Totor Noguera, les primeurs marchands de légumes.

Le fond de la rue Bonis : à l'angle, il y avait le tailleur Thiévent et juste à côté, dans la rue de la poste, madame Royon, ses jouets, ses bonbons, c'était le petit bazar.

Au fond de la rue Bonis, c'était le magasin primeur Ponson-Cominotti, le café Mollanger avec sa boutique de graines et le café Mouton. En face, Delorme sanitaire, la boulangerie Saint-Lager, monsieur Gay-Peiller et le bureau de tabac Dumas.

Yvette Chanavat-Levet
Témoignage recueilli en 2017

Photo noir et blanc, Mme Poirey, marchande de chaussures place du Forez avec Yvette Chanavat à droite. Photo prise devant le café Saint-Lager. On aperçoit, au fond à droite, le café Mollanger et au fond à gauche la boulangerie Saint-Lager. Montage sur photographie couleur 2017 rue Fernand Bonis.



BONIS RAYMOND (VBR)
à partir de la rue Jean Vende

Le charcutier de la rue Reymond

Mon père Claude Chanavat, ouvrier charcutier chez Jucquel, a repris le fonds de commerce de ceux-ci en 1944. Il rencontre sa femme Francine (sœur de Mme Combe Claudia qui tenait le magasin en face de plomberie-zingueur) et ils se marièrent en 1946.

Plus tard, Antoinette, une sœur de mon père vient aider à la vente au magasin. Au départ, c'était une charcuterie qui devient quelques années plus tard une boucherie-charcuterie.

Nous vivions dans l'arrière-boutique, trois pièces sans salle de bain, juste un évier fermé. Le matin, mon père se levait très tôt et avait par habitude de faire beaucoup de bruit. Il formait des apprentis qui devenaient de très bons ouvriers et ceux-ci étaient logés au-dessus du commerce. Papa allait dans les fermes de la plaine pour choisir ses bêtes et ensuite les tuaient dans son abattoir attenant au laboratoire à côté de notre petite cuisine. Puis il transformait le tout en une succulente charcuterie. Il possédait un séchoir à saucissons vendus jusqu'à Lyon.

Dans les années 50, la charcuterie est devenue boucherie-charcuterie. Il y avait une très bonne entente entre tous les bouchers-charcutiers du village pour établir les tours de fermeture pour des petites vacances d'été. Il y avait cinq bouchers charcutiers : messieurs Vey, Convers, Granjon, Devun, monsieur Gay Peiller le charcutier et monsieur Siauve de Veauche, une fois par semaine, en bout de la rue de la Paix. Tous les bouchers travaillaient et ne comptaient pas leurs heures. Mon père a cessé son activité dans l'année 1988.

Yvette Chanavat-Levet
Témoignage recueilli en 2017

Mon père, Claude.

Photo noir et blanc, années 1950, Antoinette ou la tante Néné devant la charcuterie. En 2018, l'AIMV, n° 2 rue Émile Raymond

Boulangers à Andrézieux dans les années 1950

Jean Pangaud

Nous avons repris la boulangerie de la rue Jean Vende à Andrézieux en 1948, succédant à monsieur Frécon. En cette période d'après-guerre, le pain était un aliment de base de la nourriture des Français. Contrairement à aujourd'hui son prix était strictement réglementé par le gouvernement. L'article le plus vendu était la flûte de 700 g qui se vendait 49 francs (anciens) en 1955. Jusqu'en 1948, le pain ne se délivrait qu'avec la fourniture d'un ticket qui lui-même permettait aux boulangers de s'approvisionner en farine livrée en sac de jute de 100 kg. À cette époque, livrer et entreposer la farine était un travail très physique, tout comme les autres tâches du boulanger. Jusqu'en 1957, nous étions ouverts 365 jours par an. Le soir, je préparais le levain qui servait à donner un pain développé au goût particulier qu'on retrouve de nos jours dans les fabrications « à l'ancienne ». La pesée de la pâte, le façonnage, l'enfournage à la pelle, pain par pain se faisaient manuellement. Le four traditionnel, fait de matériaux réfractaires, était chauffé grâce à un « gueulard » (bouche à feu orientable manuellement) qui dirigeait la flamme à l'intérieur du four. Pas de thermostat à l'époque, c'est la coloration spéciale de la voûte qui m'indiquait que le four était suffisamment chaud pour cuire la fournée. Je chauffais au charbon de préférence au mazout dont je craignais le risque d'odeurs nauséabondes pour le pain. Lors des coupures d'électricité, assez fréquentes à l'époque, c'est le bois en fagots qui permettait de cuire. L'après-midi, le four resté chaud, recevait la visite de plats cuisinés, de volailles ou gâteaux que les gens du voisinage venaient cuire puisqu'ils ne disposaient pas chez eux des appareils ménagers modernes.

M. Pangaud à ses débuts dans son fournil.

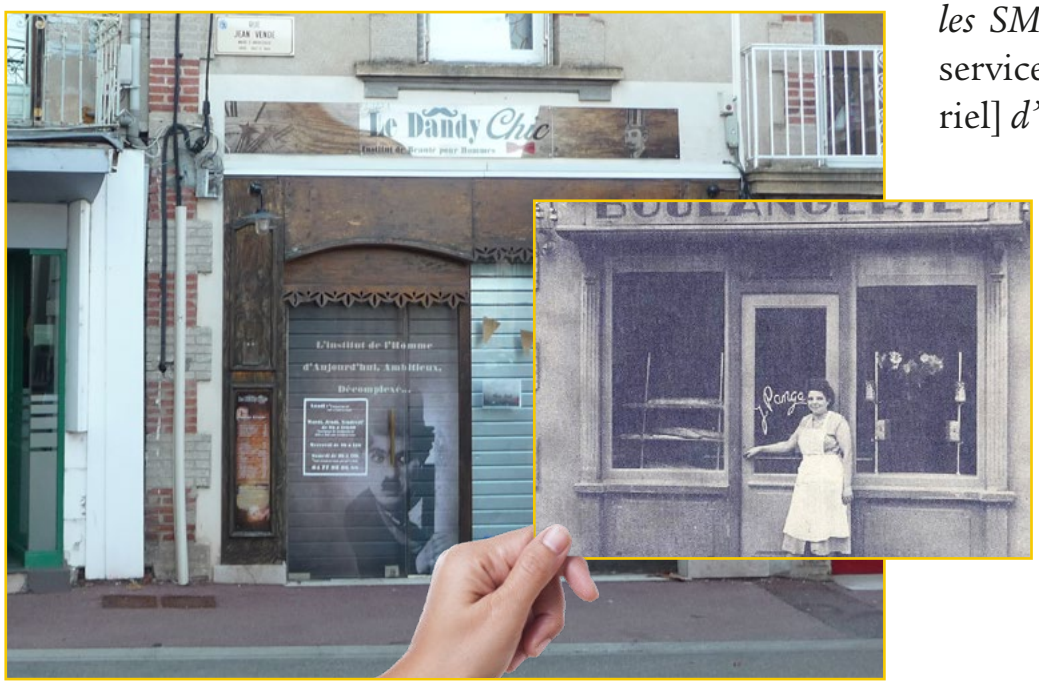
Je commençais mon travail vers minuit ou une heure du matin pour finir vers midi ou treize heures, le plus souvent après avoir livré du pain aux nombreux restaurants de la ville, notamment ceux du bord de Loire. Sitôt le déjeuner pris en famille, avec le mitron (ouvrier boulanger logé sur place), je montais me coucher et dormais le plus souvent jusqu'à dix-huit heures : mes loisirs étaient forcément limités. Je pratiquais le sport à la Bidar et faisais avec mes amis une dizaine de concours par an. Une fois par semaine, avec nos voisins nous organisions des parties de cartes acharnées, de quoi constituer une cagnotte destinée à emmener nos familles dans un restaurant réputé de la ville ou de la région .

Marie-Jeanne Pangaud

Pour moi, les journées étaient également très chargées. L'ouverture du magasin se faisait à six heures du matin, en même temps que la boucherie-charcuterie Chanavat voisine. Les ouvriers, en particulier ceux de l'usine Barriol et Dallière, étaient des clients très matinaux. À partir de huit heures, de nombreux gamins du village venaient acheter leur pain au chocolat avant de rentrer à l'école toute proche. Tout le monde se connaissait et se parlait facilement. La boulangerie était une sorte de lieu public. Les avis de décès, amenés par le garde-champêtre étaient affichés sur la banque. À l'époque une importante colonie de travailleurs algériens, souvent de la région de Sétif, travaillaient chez Barriol. Venus seuls, coupés de leurs familles, ces hommes utilisaient la boulangerie comme point de liaison avec leurs proches. Je recevais leur courrier et faisais du lien social. En effet, ces hommes souvent ne savaient ni lire ni écrire. À leur demande je leur lisais les courriers reçus et leur écrivais en retour des lettres au contenu émotionnel chargé. Très longtemps ces « chibanis », restés sur place, m'ont témoigné beaucoup de sympathie, même après mon départ de la boulangerie.

À bientôt 90 ans, je garde un souvenir ému de cette époque où la chaleur humaine, l'entraide naturelle, la simplicité du mode de vie, rapprochaient les gens bien plus que les SMS [Short message service] *et les mails* [courriel] *d'aujourd'hui.*

Légende originale : « En 1960, à la pointe du progrès, un nouveau four ! Une fierté bien légitime ».



Photographie couleur 2017, le Dandy Chic anciennement boulangerie Frécon puis Pangaud, Lansac et Touchard. Photo noir et blanc, madame Pangaud devant sa boulangerie, 1 rue Jean Vende.

Jean et Marie-Jeanne Pangaud (88 et 89 ans), témoignages recueillis en novembre 2013.

La quincaillerie de mes parents à l'angle des rues Vende et Bonis

L'histoire de mes parents, monsieur et madame Combe débute avec le décès de monsieur Bonnefoy où mon père travaillait depuis 1935. Monsieur Bonnefoy a été tué par les allemands. Sa femme et sa fille ont demandé à mon père s'il voulait bien acheter le fonds de commerce (une plomberie plus une petite quincaillerie). Au bout d'un an, les dames Bonnefoy ont voulu récupérer le magasin pour y habiter. Mes parents ont alors pris une location en face à l'angle de la rue Jean Vende où ils ont ouvert leur quincaillerie. Nous étions trois enfants. On allait à l'école Jeanne d'Arc. Maman tenait la quincaillerie et papa était sur les chantiers. Le matin à six heures, il allait taper les fonds de casseroles ou de lessiveuses, selon les cas il les soudait ou les changeait. Au magasin, on vendait du lino, des toiles cirées, des cartouches de pointes par cinq kilos. Il est arrivé que maman coupe le lino dans la cour. Les soirs d'été, tout le monde était dehors pour papoter. On amenait les chaises. Mon père a travaillé jusqu'à soixante-cinq ans. Le magasin a été vendu en 1987, repris par une esthéticienne.

Andrée Combe-Véléat
Témoignage recueilli en 2017

Photographie noir et blanc. Au premier plan à droite Mme Combe devant sa quincaillerie. Photographie couleur 2017. Le magasin repris par une esthéticienne L'Instant naturel, 26 rue Fernand Bonis.

La « rive » droite de la rue Fernand Bonis

Au n° 23, Canimod anciennement coiffeur pour hommes et dames Ravachol connu pour sa lotion « faisait repousser les cheveux ».

Au n° 21, l'Atelier de Lisa auparavant Société d'assurances L'Abeille

Au n° 21 *bis,* presse et bistrot tenus par la famille Point. Les successeurs se nommaient Flattin. En 2017, le restaurant les Jumelles.

La droguerie Dupré

C'est en 1969 que mes parents monsieur et madame Dupré ont acheté la droguerie à monsieur Machado.

À l'époque, il y avait trois drogueries à Andrézieux. Magasin de droguerie, le terme est approprié, parce que l'on y trouve tout ce que l'on peut avoir besoin pour l'entretien de sa maison, mais aussi pour le soin du corps, maquillage, dentifrice, etc., mais aussi le petit matériel qui va avec. Les éleveurs de petits animaux, comme les poules, les lapins, pigeons, etc., pouvaient s'approvisionner en graines et aliments divers.

Certaines personnes du village l'avaient même surnommée d'un nom évocateur "Madame Farfouillette". Effectivement, ma mère était capable de vous trouver l'improbable, mais surtout ce qui allait vous sauver d'un déplacement dans une grande surface à plusieurs kilomètres. Et si vous n'étiez pas un très bon bricoleur, elle vous mettait sur le bon chemin sans souci pour la réalisation de vos travaux.

La rue était animée, il y avait encore une ambiance de proximité entre commerçants, comme avec « Nénette », madame Noguera qui avait le magasin de fruits et légumes en face.

Si vous êtes entré dans le magasin, vous avez certainement fait la connaissance de "Gribouille", sa chienne adorée et inséparable. L'étymologie du mot commerce, vient du latin "commercium" qui veut dire lieu d'échange, relations humaines. Avec ma mère vous étiez entre de bonnes mains. Le service rendu était largement présent et offert. Elle avait une expression légendaire : « Pour être commerçant, il faut avoir le caractère mieux fait que la figure ! », de plus en plus vrai à notre époque.

Arrivée à l'âge de la retraite, ce sont monsieur et madame Bernard qui ont repris le flambeau en 1981.

Martine Liversain,
Témoignage recueilli
en Août 2017

2017 - Au n° 21 *bis*, rue Fernand Bonis, anciennement droguerie Dupré puis successivement des restaurants : les 3 coups, l'Arum et les Jumelles.

Une rue au nom de mon père

Fernand Bonis, mon père, exploitait une petite entreprise d'électricité rue Centrale à Andrézieux, où d'ailleurs je suis né en décembre 1935.

La maison de la rue centrale était toute neuve à cette date. Le rez-de-chaussée comprenait un garage ouvert sur la rue par un portail coulissant vernis et sur la cour un autre portail vitré et peint en gris. À gauche l'atelier de mon père avec son grand établi éclairé par un châssis métallique. Je me souviens du système de poulies de bois, de paliers et de ferrailles scellés dans le mur... sans doute mon père n'avait-il pas terminé cette installation, je ne l'ai jamais vue marcher. De l'atelier on accédait au magasin. De la rue on entrait en criant « c'est moi ! » pour ne pas déranger, par une porte vitrée munie d'un bloom : « laissez le bloom fermer la porte ! », entrée entre deux vitrines présentant l'appareillage électrique et l'électroménager de l'époque... dans le coin à droite, le téléphone en bois vernis, n°17, avec sa manivelle.

Je n'ai aucun souvenir de mon père. Il est parti j'avais à peine plus de six ans. Je ne le revois ni à la table familiale, ni dans son atelier, ni rentrant du travail... Mais avec l'entreprise et ses activités clandestines, il ne devait pas rester longtemps à la maison.

« Résistant de la première heure, il fit plusieurs tentatives avant de pouvoir s'engager à nouveau, après avoir dû quitter la France dans l'action directe contre l'occupant. Prisons espagnoles, armée Giraudiste d'Afrique du Nord puis enfin entrainement de parachutisme en Grande-Bretagne, tel fut son itinéraire qui se termina tragiquement par sa mort héroïque au cours des combats du débarquement. » (extrait de Le Parachutiste inconnu*).*

Fernand Bonis, 1905-1944, père de André Bonis, mort pour la France.

Jamais au cours des années vécues à proximité de maman, je ne l'ai questionnée sur la guerre, sur mon père... Elle n'était pas bavarde, moi non plus. Je n'ai pas d'autres explications à ce manque de curiosité, mais je n'ai pas étudié le Père Freud.

Plus tard, nous nous sommes dits, entre frères et sœurs, qu'il faudrait faire un effort pour que nos enfants et petits-enfants sachent quel grand-père et arrière-grand-père ils avaient eu... C'est ainsi que mon frère Jean a accepté l'idée de faire une mise au clair des notes, des carnets de mon père de 1940 à 1944 alors qu'il avait quitté la maison. De cet énorme travail est né un livre : Le Parachutiste inconnu.

Dans les années 2000 s'en est suivie une exposition au Théâtre du parc à Andrézieux. Pour la mémoire de notre père, de notre famille, c'était bien, mieux vaut tard que jamais.

Encart publicitaire revue locale et paroissiale « Chez nous » novembre 1937.

Témoignage d'André Bonis
publié avec l'aimable autorisation de son épouse Thérèse Bonis, 2011.

Si tu travailles chez nous, il faudra que tu travailles

Je suis né à Saint-Étienne. Mon père est décédé quand j'avais deux ans. Ensuite, avec ma mère, nous sommes allés chez ma grand-mère, Joséphine Lafond, qui nous a élevés avec mon frère place Jean Simand.

Ma mère travaillait pour les Mollanger, les tueurs de poules et de lapins. Elle lavait le linge aux bains douches ensuite elle a travaillé chez Barriol où elle a connu Jean-Baptiste Gardon mon beau-père. Puis, elle a suivi la nouvelle usine Barriol vers le chenil.

J'ai fait mon apprentissage chez Moritel pendant trois ans boulevard Jean Jaurès. C'était une entreprise de plâtrerie peinture où je faisais essentiellement la peinture. J'allais au Centre de formation des apprentis à Saint-Étienne. Lorsque monsieur Moritel a déménagé, le dépôt était rue des Vals et j'allais travailler à Bouthéon en mobylette. Quand je suis rentré dans l'entreprise Bonis, rue Fernand Bonis, j'avais dix sept ans. Ils m'ont dit « si tu travailles chez nous il faudra que tu travailles bien ». C'est Jacques qui m'a embauché, il faisait uniquement la peinture Il m'apprenait à la tamiser et préparer les teintes. Il a remplacé un peu mon père. Rémy faisait uniquement le plâtre. Rémy avait un caractère plus souple que Jacques qui savait être ferme. Pour nous avec Jacques, l'heure c'était l'heure, mais pour les plâtriers s'il restait du plâtre dans la caisse, ils devaient rester et finir le travail un peu plus tard. À l'époque nous étions une quinzaine d'employés. Et la plupart, après être restés quelque temps, partaient s'installer à leur compte. J'ai fait la peinture dans des écoles rue de la paix et à Jeanne d'Arc, au collège Jacques Prévert et à l'ancienne mairie au Forum ainsi que des façades rue Charles de Gaulle. On a fêté, en 1978, les cents ans de la boîte avec un bon repas.

C'est l'arrière-grand-père, Vietti venu du Piémont qui a monté l'entreprise en 1878. Plus tard, Joseph Bonis poursuit l'entreprise avec ses fils Jacques et Rémy. À leur mort,

N° 15, rue Fernand Bonis, au premier plan à gauche, l'ancien local de l'établissement Bonis, tout de suite après au n° 17, le restaurant des Saveurs Gourmandes autrefois une banque puis un magasin de vêtements pour enfants.

« Au printemps 1979, j'ai ouvert un magasin de vêtements de marque pour enfants rue Fernand Bonis. Je l'ai appelé « Gavroche ». Le local appartenait à l'établissement de plâtrerie–peinture Bonis Frères. Avant, une banque l'occupait, je crois la BNP. À la naissance de mon fils, début 1981, je l'ai vendu à Mme Chassagneux de Montbrison qui continua les vêtements d'enfants. »

Yvette Bruel
témoignage recueilli en 2017

bien !

De gauche à droite : Daniel Mouleyre, Jacques Bonis, Éric et Bernard Bonis.

les cousins Bernard et Éric prennent la suite. Il y avait deux mobylettes dans l'entreprise que l'on nous prêtait avec une remorque où l'on mettait les seaux de peinture. Plus tard, on nous posait en voiture sur les chantiers.

Le matin on commençait à 7h et demi l'hiver et à 6h l'été. On cassait la croûte à 8h chacun amenait son pain et son fromage et si on restait à midi on apportait son gandot, avec une entrée et un plat chaud chauffé sur un réchaud Butagaz. J'ai fabriqué ma propre caisse à outils en bois avec une brosse, une truelle et des trucs pour mastiquer.

Les membres de l'entreprise Vietti en 1912.

2017, caisse à outils d'origine conservée par Daniel Mouleyre.

Je suis parti en mars 2010, il y a sept ans. Nous n'étions plus que trois. Eric dirigeait l'entreprise. Les ouvriers sont tous partis à la fois en retraite et n'ont pas été remplacés.

Les peintures étaient toxiques au début, on respirait l'alcali pour nettoyer les boiseries. La peinture à l'eau est arrivée très tard dans les dernières années.

J'aimais bien Jacques, il était franc il disait toujours cela : « si tu veux qu'on te garde il faut travailler mieux que çà ». C'était difficile quand on travaillait en façade, je n'arrivais pas à monter l'échafaudage, qui était trop lourd. À l'époque, il y avait l'esprit d'équipe. Depuis ma retraite je n'ai plus revu personne. Eric et Bernard sont venus à l'enterrement de ma femme.

Daniel Mouleyre
Témoignage recueilli en 2017

1975, encart publicitaire Entreprise Bonis.

ENTREPRISE DE PLATRERIE PEINTURE
Jacques BONIS et Cie
La plus ancienne Entreprise de Plâtrerie Peinture de la Région. A votre service de Père en Fils depuis 1878
15, Rue F. Bonis - 42160 ANDREZIEUX BOUTHEON
Téléphone : 55.04.42

ÉVITONS DE TOURNER EN ROND !
Rond-point des Dauphins

La fontaine des Dauphins a été créée en 1996 par Rémi Coudrain, sculpteur. Le dauphin, emblème du Forez, a été fort célèbre chez les anciens. On attribue aux dauphins un goût pour la musique et une affection particulière pour l'homme. La forme recourbée du dauphin dans les blasons est l'aspect qu'il prend hors de l'eau en s'ébattant autour des navires. Les comtes du Forez de la 2ème lignée prirent en leurs armes le dauphin « de gueule au dauphin d'or ». On peut voir l'emblème du dauphin d'or du Forez (crêté, oreillé et barbelé de gueules) dans tous les anciens écussons peints dans l'église collégiale de Montbrison et dans l'ancienne salle du cloître appelée Diana. La troisième lignée des comtes du Forez est celle des ducs de Bourbon. François Ier hérite de sa mère Louise de Savoie et prend possession du Forez en 1536.

En 1645, il est créé deux sénéchaussées[1] distinctes à Roanne et Saint-Étienne, le comté devient le bailliage[2] du Forez jusqu'à la Révolution. Aujourd'hui le Dauphin est resté l'emblème du Forez.

Localisation du rond-point des Dauphins (couleur rouge).

Construction du rond-point des Dauphins

Rond-point des Dauphins.

1. Sénéchaussée : Etendue de la juridiction du sénéchal. Le sénéchal était un grand officier qui commandait l'armée et rendait la justice au nom du roi.

2. Bailliage : Circonscription administrative et judiciaire d'un bailli. Le bailli était un agent du roi chargé de fonctions administratives et judiciaires.

Participez

Vous avez des souvenirs à partager,
Vous avez des compléments d'informations à apporter,
Vous avez des suggestions,
Vous avez envie de nous rejoindre, ...

Alors contactez nous :

Commission Histoire de la commune et de ses habitants à
Casa
15, rue Émile Reymond
42160 Andrézieux-Bouthéon
04 77 55 55 48
casa@andrezieux-boutheon.com

casa
Creuset Actif de Solidarité inter-Ages

Recueil de témoignages : Commission Histoire de la commune et de ses habitants
Création Graphiques : service communication, Ville d'Andrézieux-Bouthéon.
Impression : I.D.O. (St-Marcellin-en-Forez), 300 exemplaires.
Crédits photos : Ville d'Andrézieux-Bouthéon, archives municipales, château de Bouthéon, extraits *Le Progrès,* la Croix, du bulletin municipal, revue « Chez Nous », Amis du vieux Bouthéon, Édition Alan Sutton, iStockphoto, photos personnelles avec autorisation, cartes postales anciennes et archives diverses et sites Internet : Mémoires des hommes, Le Nelumbo et Les Rues de Saint-Étienne.

Les recueils n°1, 2, 3, 4 5 et 6 sont consultables sur
www.andrezieux-boutheon.com
et disponibles à la vente au Château de Bouthéon et à C.A.S.A.

ANDREZIEUX-BOUTHEON l'envol